LETTRES

SUR

Mme. GEOFFRIN.

LETTRE

DE Mme. DE LA FERTÉ-IMBAUT

A M. D'ALEMBERT.

Dans la chambre de ma mère,
ce 2 septembre 1776.

Je vais vous parler, monsieur, avec la franchise qui m'est naturelle. Vous avez indisposé contre vous, depuis bien des années, tous les gens de bien, par votre manière indécente et imprudente de parler contre la religion. Toutes mes sociétés intimes ne sont composées que de gens de bien, et plusieurs pensent que je devois à la religion et à l'édification publique, de vous empêcher

Tressan, ce que vous auriez fait vous-même; je l'ai confirmé dans les dispositions louables où il me paroissoit être de solliciter une juste réparation pour M. Rousseau. Je ne pensois plus à tout cela, et je n'en avois parlé que très-légèrement à M. Rousseau, lorsque M. le comte de Tressan m'a appris, par une seconde lettre, que la comédie étoit imprimée sans permission; il m'a en même tems envoyé copie de la lettre qu'il a écrite au roi de Pologne pour demander une sévère et authentique justice de cette nouvelle infraction. Vous voyez, monsieur, que dans cette affaire je n'ai pas eu besoin d'exciter M. le comte de Tressan; je n'ai eu que celui de l'approuver. Mais à peine M. Rousseau a-t-il été informé de l'orage prêt à fondre sur M. ***, qu'il a sur-le-champ écrit à M. le comte de Tressan pour demander la grâce du coupable. Ainsi vous voyez, monsieur, que M. le comte de Tressan, M. Rousseau et moi nous avons fait chacun ce que nous devions. J'ai dû, en qualité d'ami de M. Rousseau,

LE
DÉPIT AMOUREUX,
RÉTABLI EN CINQ ACTES.

HOMMAGE A MOLIÈRE,

PAR CAILHAVA, DE L'INSTITUT.

PARIS,

CHARLES POUGENS, Imprimeur-Libraire, quai Voltaire, n.° 10.

AN IX, (1801).

Il est rare que le public ne s'élève pas contre tout homme qui s'annonce avec la prétention de savoir son métier ; cependant, j'osai, jeune encore, publier l'*Art de la comédie*, et forcer les comiques de tous les âges et de tous les pays à nous y dévoiler leurs secrets : j'ai osé depuis demander à Regnard une part à la succession des Menechmes dont il jouissoit exclusivement depuis un siècle, et personne n'a crié à la témérité. Pourquoi cette indulgence ? c'est que dans mes divers écrits je fais continuellement hommage de mes connoissances aux auteurs à qui je les dois ; puissent les amateurs me continuer la même bienveillance au moment où je vais tenter un essor qui paroîtra bien plus hardi sans doute, mais qui n'est pas sans exemple !

Chez les Grecs, une première loi défendoit de faire le moindre changement aux pièces des auteurs morts. Bientôt les magistrats sentirent à quel point cette défense pouvoit nuire à l'art dramatique ; et convaincus que ses progrès ne doivent être sacrifiés à aucune considération, il fut non-seulement permis de retoucher les pièces des grands hommes, il fut encore décidé que ces

pièces retouchées pourroient concourir pour le prix avec les nouveautés.

Les Anglais estiment beaucoup ce talent de retoucher les drames anciens ; ils lui ont même consacré un titre qui le caractérise d'une manière aussi flatteuse que significative, REVIVE ; et *Garrick*, *Lankesforth*, *Malone*, *Hull*, *Reynold*, se sont distingués en faisant revivre, par des changemens heureux, les chefs-d'œuvre de leurs prédécesseurs : Mais, pour donner une nouvelle vie à un ouvrage, les Grecs et les Anglais se sont bien gardés de le mutiler, et voilà l'attentat que s'est permis, sur une pièce de Molière, le plus barbare des écrivains, et voilà l'attentat qu'ont souffert pendant vingt ans, et que souffrent encore tous les jours des spectateurs indifférens.

Tout le monde connoît *le Dépit amoureux de Molière*, tout le monde sait qu'aucun de ses ouvrages n'offre un plus grand nombre de belles scènes ; mais que semées sur un fonds ingrat, bâties sur la fable, invraisemblable autant qu'indécente, de *la creduta maschio*, *la fille crue garçon*, canevas italien ; elles sont pour la plupart étouffées par des incidens forcés, des situations désagréables ; que l'exposition de la pièce, noyée dans un récit traînant, et adressée à une

confidente nulle, ne s'y fait qu'au second acte; que l'héroïne de l'aventure joue un rôle pénible, et son père un rôle malhonnête; que deux ou trois scènes seulement répondent au titre, et qu'il résulte de tout cela un dénouement assez peu satisfaisant.

Tout le monde sait encore que *le Dépit amoureux* est une des premières comédies de Molière, et que si son génie ne l'eût pas forcé d'aller toujours en avant, s'il lui eût permis de donner à cette pièce quelques-unes des veilles, consacrées depuis à vingt chefs-d'œuvre, elle en auroit augmenté le nombre.

Tout le monde sait enfin que dans les départemens, sur les mille et un tréteaux de Paris, et même sur les grands théâtres, on a la cruauté de jouer le Dépit amoureux en deux actes, ou plutôt en deux scènes, et Thalie pourroit nous dire si le bon goût a présidé aux coupures du grand tableau et à l'ordonnance de la miniature.

Toujours tourmenté du Moliéranisme, comme me le reprochent finement les *Marivaudistes*; journellement pressé par le désir d'enlever à la barbarie la plus mutilée des pièces, j'ai cru que pour remédier au mal, il falloit remonter à sa cause. Je me suis emparé de *la creduta maschio*; j'en ai décomposé le canevas;

j'ai remanié, j'ai distribué à mon gré tout ce qui n'étoit pas à Molière, et je me suis dit : Peut-être sera-t-on bien aise de voir sur la scène si les belles situations du *Dépit amoureux*, une fois débarrassées du fatras qui les entouroit, s'appellent, se succèdent, se dénouent sans effort ;

Mais fol et vain espoir, vermisseaux que nous sommes !
Comme le ciel se rit des vains projets des hommes !
Ecoutez la noirceur. . . . .
(*Regnard, dans le Distrait.*)

Le barbare qui mutila le *Dépit amoureux*, compte tous les jours, parmi les comédiens, mille et mille complices ; et moi, vieux serviteur de Thalie, j'ai vainement cherché (1), parmi ces mêmes comédiens, quelques *artistes*

---

(1) Pendant dix ans au moins ; et cependant, curieux de connoître l'effet que produiroit mon ouvrage sur quelques acteurs consultés séparément, je l'ai confié à M.me Bellecour, à M.lle Joly, à Dazincourt, qui tous m'ont dit, comme s'ils s'étoient concertés : « En lisant votre manuscrit, en y » retrouvant sans cesse Molière, on oublie que le sujet ait » été traité différemment. »

La dernière fois que l'ouvrage fut lu au théâtre de la République, (il y a près de six ans) en présence de Grandménil, de Dugazon, le dernier s'écria : « Il faut » être juste, la pièce est supérieurement bien rétablie » en cinq actes ; nous n'avons pas à faire de grands » frais de mémoire, encore moins de décorations : il faut » la jouer tout de suite, *il n'est pas même nécessaire d'en*

qui voulussent venger avec moi leur maître et le mien : ce génie qui sut en même temps enfanter des chefs-d'œuvre, former des acteurs, et leur créer des juges.

» *enregistrer la réception, c'est toujours la comédie de* » *Molière.* »

Vous dites vrai, Dugazon, c'est toujours le tableau du maître, l'écolier n'a fait que le transporter respectueusement sur une autre toile, et je suis trop flatté si quelques connoisseurs disent, Il a voulu servir l'art qu'il idolâtre, il a voulu rendre hommage à l'homme immortel qui en fixa les beautés.

PERSONNAGES.

ERASTE, amant de Lucile.

ALBERT, père de Lucile et d'Ascagne.

GROS-RENÉ, valet d'Eraste.

VALÈRE, fils de Polidore.

LUCILE, fille d'Albert.

MARINETTE, suivante de Lucile.

POLIDORE, père de Valère.

(1) LA TANTE, sœur d'Albert, confidente d'Ascagne.

ASCAGNE, fille d'Albert, sous l'habit d'homme.

MASCARILLE, valet de Valère.

La scène est à Paris.

---

(1) J'ai substitué ce rôle à celui de la confidente d'Ascagne qui, dans l'ancien Dépit amoureux, ne prend aucune part à l'action.

LE
DÉPIT AMOUREUX,
COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

Il est nuit, le théâtre représente un jardin; d'un côté est un pavillon qui avance sur la scène avec un balcon saillant. Quand la toile se lève, Lucile tient Marinette sous le bras, et se promène avec elle sur le bord du théâtre; Ascagne, Albert et la Tante, se promènent dans le fond.

SCÈNE PREMIÈRE.

LUCILE, MARINETTE, ASCAGNE, ALBERT; LA TANTE.

LUCILE, *soupirant.*

Ah! Marinette.

MARINETTE, *sur le même ton.*

Eh bien!

LUCILE.

Quel déplaisir extrême
De brûler pour Eraste en dépit de moi-même!

MARINETTE.

C'est qu'il est fait pour plaire.

LUCILE.

Il est jaloux, fâcheux.

MARINETTE.

Eraste est excusable, Eraste est amoureux.

LUCILE.

Que peut-il reprocher à ma flamme sincère ?
Valère lui déplaît, je maltraite Valère ;
Que veut-il ?

MARINETTE.

Dame ! il veut devenir votre époux.
Chut.

(Elles parlent bas en s'éloignant, Albert, la Tante, Ascagne, s'avancent.)

ALBERT.

Je suis las.

ASCAGNE, *bas.*

Tant mieux.

ALBERT.

Ma sœur, asseyons-nous.

ASCAGNE, *à part, avec humeur.*

A croiser mes projets, on diroit qu'il s'applique.

LA TANTE.

Toi qui tout récemment arrives d'Amérique,

Comment y sont les nuits ? y fait-il du serein ?

ASCAGNE, *avec affectation.*

Beaucoup! et, comme en France, il est froid et mal sain.

LA TANTE, *se levant.*

Je m'enrhume, je crois, hem, hem, hem.

ALBERT, *se levant aussi.*

Pour bien faire,
Retirons-nous.

ASCAGNE, *à part, avec satisfaction.*

Et moi, je resterai, j'espère.

ALBERT *appelle.*

Lucile, hola! Lucile! eh bien, m'entendez-vous ?

LUCILE, *arrivant avec Marinette.*

Eh mon dieu! me voilà, d'où vient ce grand courroux ?

ALBERT.

Quand elle est une fois avec sa confidente,
La conversation est trop intéressante
Pour qu'on m'en fasse part; mais, sans être indiscret,
Sans vouloir trop avant percer votre secret,
Puis-je vous conseiller d'être un peu moins légère ?
Vous semblez distinguer votre cousin Valère;
C'est fort bien.....

ASCAGNE, *bas.*

C'est fort mal.

ALBERT.

Je songe à vous unir;
Bah! Valère est bien loin de votre souvenir.

Eraste le remplace. *Il est incomparable !*
Je l'observe, je vois qu'il est assez aimable,
Que de votre bonheur, je pourrois être heureux;
Mais point; à tout moment un dépit amoureux
Vous aigrit ou vous brouille en tourmentant ma vie,
Et, dans tout le quartier, donne la comédie.
Du trop facile Albert, on rit aussi par fois:
Je prétends, dès demain, que vous fassiez un choix.

MARINETTE.

Quand il faut que ce choix plaise toute la vie.

ALBERT, *ironiquement.*

On changera cela pour vous plaire, ma mie.

ASCAGNE, *sautant au cou d'Albert.*

Le bon père, qui veut qu'on soit père à son tour.

ALBERT.

Quelle vivacité! la peste!

LA TANTE.

Un trait d'amour
A-t-il blessé ton cœur? dis?

ASCAGNE.

Pourquoi pas; ma tante!
Il suffit! vous serez dans peu ma confidente.

LA TANTE.

Le bel emploi!..... n'importe, il n'est pas sans plaisir;
L'on y trouve du moins l'attrait du souvenir,
Elle chante. Ça fait, ça fait toujours plaisir.

ALBERT.

Vous cadencez très-bien, ma sœur: allons nous mettre
Au lit.

LUCILE, *bas à Marinette.*

Demain matin, porte-lui cette lettre.

SCÈNE II.

ASCAGNE, LA TANTE.

ASCAGNE, *retenant la Tante d'un air timide.*

Ma tante.....

LA TANTE.

Eh ?

ASCAGNE.

Vous rentrez sitôt.

LA TANTE.

Et le serein
Qui tombe !

ASCAGNE.

Et le secret que renferme mon sein !

LA TANTE.

Un secret ! un secret ! l'affaire est sérieuse !
Au moins je ne suis pas bavarde, curieuse,
Parle.

ASCAGNE.

Six mois avant de me donner le jour.....

LA TANTE, *l'interrompant.*

Votre mère partit, alla faire sa cour
A certain vieux parent, un Crésus d'Amérique,
Et dont elle espérait être héritière unique,
Argante....

ASCAGNE.

Il était mal quand ma mère arriva.....

LA TANTE, *l'interrompant encore.*

Mais, grace aux soins touchans qu'elle lui prodigua,
Le bon homme revint de la mort à la vie.
Dans les premiers transports de son ame ravie,
Il dit à votre mère : « Ecoutez, mon enfant,
» Je voulois de mon bien enrichir un parent
» Que l'on nomme Valère, et que l'on dit aimable.
» Je fais un nouveau plan; si le ciel favorable
» Vous accorde un garçon, ma fortune est à lui
» Par un bon testament que je fais aujourd'hui;
» Sans cela je maintiens ma volonté première;
» Je veux un héritier, non pas une héritière. »
Votre mère pria tant de saints tour-à-tour,
Qu'ils remplirent ses vœux, et qu'elle mit au jour......

ASCAGNE.

Une fille.

LA TANTE.

Une fille ! ah quelle étourderie !

ASCAGNE.

Avoit-elle le choix, ma tante, je vous prie ?

LA TANTE.

Une fille ! grands dieux ! et cette fille ?

ASCAGNE.

Est moi.

LA TANTE.

Est-il bien vrai !

ASCAGNE.

J'en sais quelque chose, je croi.

LA TANTE.

LA TANTE

Comment a-t-on caché si long-tems ce mystère?

ASCAGNE.

Quand je reçus le jour, on craignoit pour ma mère,
Et l'on lui déguisa mon sexe prudemment.
La nourrice m'enlève; Argante étoit absent;
Ma mère lui dépêche un courier, pour lui dire
Qu'elle a reçu du ciel le bien qu'elle désire.....

LA TANTE.

Et nous recevons d'elle un écrit imposteur
Qui nous trompe de même.

ASCAGNE.

Elle était dans l'erreur.

LA TANTE.

Viens, soit neveu, soit nièce, il n'importe, je t'aime.

ASCAGNE.

Ma tante, peignez-vous le déplaisir extrême
Que ma mère éprouva lorsqu'elle vint me voir.
Elle pleura, gémit, et puis un doux espoir
Sut lui persuader que mes graces, mon âge,
Mon instinct caressant, l'invincible avantage
Que l'enfance eut toujours sur l'ame d'un vieillard,
Me feroient triompher d'Argante tôt ou tard;
Et que, de son aveu, devenant légataire,
Nous pourrions, à vos yeux, dévoiler ce mystère.
Enfin mon bienfaiteur par ma bouche est instruit;
De ma sincérité vingt baisers sont le fruit;

Pour m'assurer ses biens, il part de sa campagne,
Vers la ville, sans moi, ma mère l'accompagne;
Mais en chemin.....

LA TANTE.

Ce fut ce jour que des brigands.....

ASCAGNE.

Les rayèrent tous deux du nombre des vivans.
Je m'embarque; j'arrive, et j'allois à mon père
Tout dévoiler. — L'amour, en me montrant Valère,
M'ordonne de garder encore mon secret.

LA TANTE.

Mais l'honneur doit marcher avant notre intérêt,
Et c'est précisément à ce même Valère
Que sur votre vrai sexe on ne sauroit rien taire;
Votre déguisement le prive d'un grand bien
Qu'il faut lui rendre.

ASCAGNE.

Moi? non, je n'en ferai rien;
J'aime mieux l'épouser.

LA TANTE.

Rêvez-vous, je vous prie?

ASCAGNE.

Je suis bien éveillée!

LA TANTE.

Et moi, bien ébobie!

Vous voulez épouser l'amant de votre sœur ?

ASCAGNE.

Elle le traite mal, moi je fais son bonheur.
L'autre jour, dans un bal (1), cet amant trop aimable
Crut rencontrer Lucile à ses vœux favorable ;
Et je sus ménager si bien cet entretien,
Que du déguisement il ne reconnut rien.
Sous un masque trompeur, qui flattoit sa pensée,
Je lui dis que pour lui, mon ame étoit blessée;
Mais, que voyant mon père en d'autres sentimens,
Je devois une feinte à ses commandemens ;
Qu'ainsi, de notre amour, nous ferions un mystère
Dont la nuit seulement seroit dépositaire,
Et qu'entre nous, de jour, de peur de rien gâter,
Tout entretien secret se devoit éviter ;
Qu'il me verroit alors, la même indifférence
Qu'avant que nous eussions aucune intelligence;
Et que de son côté, de même que du mien,
Geste, parole, écrit, n'en diroit jamais rien.
Enfin, sans m'arrêter à toute l'industrie
Dont j'ai conduit le fil de cette tromperie,
J'enchaînerai Valère à mon sort, dès ce soir ;
Pour cela, je l'attends, et vous allez le voir.

LA TANTE.

L'amour vous rendroit-il un peu folle, ma chère ?

ASCAGNE.

Vous voudrez bien servir de témoin, je l'espère ?

---

(1) cette tirade est dans la première scène, acte 2, de l'ancien Dépit amoureux ; Molière y dit :

Dans ma bouche une nuit cet amant trop aimable

Une déclaration risquée sous le masque m'a paru plus décente que faite à la faveur de l'obscurité.

(*Minuit sonne.*)

Ah — l'heure sonne ! il vient ; ma tante, éloignons-nous.

LA TANTE.

Oui, car sous cet habit ? comment.....

ASCAGNE.

Rassurez-vous ;
C'est une des raisons qui font que, par prudence,
Je retiendrai Valère à certaine distance ;
Etant sur le balcon, et lui dans le jardin,
Un manteau suffira.

LA TANTE.

Mais, votre voix enfin ?

ASCAGNE.

Bon ! n'est-elle pas foible, étouffée et tremblante,
Lorsque le cœur ému d'une scène touchante,
Des fâcheux, des jaloux, l'on craint d'être entendu :
La sagesse et l'amour, ma tante, ont tout prévu.

LA TANTE.

Qu'elle est inconséquente, hélas, cette jeunesse !
Et, malgré ses défauts, qu'elle nous intéresse !

SCÈNE III.

VALÈRE, MASCARILLE *qui, à l'aide d'une échelle, paraissent sur la muraille du jardin.*

MASCARILLE, *à califourchon sur le mur.*

Je tremble.

VALÈRE, *dont on ne voit que la tête.*

Place-toi bien près du pavillon,
Et lorsque tu verras qu'on ouvre le balcon,
Donne-moi le signal.

MASCARILLE.

Vous, faites sentinelle
Pour que les malveillans n'enlèvent pas l'échelle.

VALÈRE.

Tout t'alarme.

MASCARILLE.

Je parle en habile guerrier,
Et l'art de la retraite est des arts le premier.

(*Le valet descend dans le jardin par la palissade, et le maître dans la rue à l'aide de l'échelle.*)

SCÈNE IV. (1)

MASCARILLE, *dans le jardin, regarde autour de lui en tremblant, et se rassure à demi par degrés.*

« Dès que l'obscurité régnera dans la ville,
» Je me veux introduire au logis de Lucile :
» Vas vîte de ce pas préparer pour tantôt,
» Et la lanterne sourde et les armes qu'il faut. »
Quand il disoit ces mots, il me sembloit entendre,
Cours vîtement chercher un licou pour te pendre.
Venez ça, mon patron; car, dans l'étonnement
Où m'a jeté d'abord un tel commandement,
Votre valet n'a pu sur-le-champ vous répondre;
Mais, à mon aise ici, je prétends vous confondre:
Défendez-vous donc bien, et raisonnons sans bruit.
Vous voulez, dites-vous, aller voir cette nuit
Lucile?.... *Oui, Mascarille.* —Et que pensez-vous faire?
Une action d'amant qui veut se satisfaire.
Une action d'un homme à fort petit cerveau,
Que d'aller sans besoin risquer ainsi sa peau.
Mais tu sais quel motif à ce dessein m'appelle :
Lucile, plus sensible à mon amour fidelle,
Me permet de la voir, ce soir même, à minuit.
L'amour! —est un brouillon qui sert moins qu'il ne nuit;
Nous garantira-t-il, cet amour, je vous prie,
D'un rival, ou d'un père, ou d'un frère en furie?

(1) Cette scéne qui me sert si bien pour l'exposition, est la première, acte 5, de l'ancien Dépit amoureux.

Penses-tu que l'on songe à nous faire du mal ?
Oui, vraiment, je le pense, et sur-tout ce rival......
Mascarille, en tout cas, l'espoir où je me fonde,
Nous avons du courage, et si quelqu'un nous gronde,
Nous nous chamaillerons. — Oui ! voilà justement
Ce que votre valet ne prétend nullement.
Moi, chamailler? bon dieu! suis-je un rolland, mon maître,
Ou quelque ferragus ? c'est fort mal me connoître.
Quand je viens à songer, moi, qui me suis si cher,
Qu'il ne faut que deux doigts d'un misérable fer
Dans le corps, pour vous mettre un humain dans la bière,
Je suis scandalisé d'une étrange manière.
Mais tu seras armé de pied en cape. — Tant pis,
J'en serai moins léger à gagner le taillis ;
Et de plus, il n'est point d'armure si bien jointe,
Où ne puisse glisser une vilaine pointe.
Oh, tu seras ainsi tenu pour un poltron !
Soit, pourvu que toujours je branle le menton.
A table, comptez-moi, si vous voulez, pour quatre;
Mais comptez-moi pour rien, s'il s'agit de se battre:
Enfin, si l'autre monde a des charmes pour vous,
Pour moi, je trouve l'air de celui-ci fort doux.
Je n'ai pas grande faim de mort ni de blessure,
Et vous ferez le sot, tout seul, je vous l'assure.
J'entends du bruit, adieu tout mon raisonnement.

(*On ouvre le balcon.*) *Il frappe dans sa main.*

SCÈNE V.

MASCARILLE, VALÈRE.

VALÈRE *paroît sur le mur, descend dans le jardin par la palissade, et le valet va faire sentinelle.*

GARDE à ton tour.

MASCARILLE.

Le rôle est fort divertissant.

SCÈNE VI.

VALÈRE *erre dans le jardin.* ASCAGNE et LA TANTE *sont sur le balcon.*

ASCAGNE.

De grace, à tous mes pas, attachez-vous, ma tante:
Voyez que je ne suis tout au plus qu'imprudente;
Et que si l'hyménée un jour fait mon bonheur,
Il ne coûtera pas un regret à l'honneur.

LA TANTE.

C'est fort bon; mais je veux étudier Valère:
Je veux connoître à fond son cœur, son caractère.
Assise près d'ici, sans qu'il en sache rien,
Je serai de sang-froid et le jugerai bien.

(*Elle se cache dans l'appartement.*)

VALÈRE.

A mes premiers soupirs, Lucile fut rebelle;
Tendre amour, venge-toi. Pour punir la cruelle,
Pour réparer ses torts, qu'elle aime..... comme moi!

ASCAGNE.

Tendre amour! tu le sais, j'aime de bonne foi;
Et si tu m'inspiras une innocente ruse,
Bien loin de m'en punir, tu seras mon excuse.

VALÈRE.

Chit!

ASCAGNE.

Chit!

VALÈRE.

Dieux, quel bonheur!

ASCAGNE.

Valère, parlons bas;
Nos cœurs devineront, quand nous n'entendrons pas.

VALÈRE.

Ah! Lucile a la voix et trop douce et trop tendre
Pour qu'un seul mot.....

ASCAGNE.

Craignez de vous laisser surprendre;
Je ne suis pas Lucile.

VALÈRE.

Eh qui donc?.....

ASCAGNE.

Sans courroux!
C'est la fille d'Albert, qui, plus digne de vous,

Veut vous faire oublier les erreurs de Lucile.

VALÈRE.

Ah! tout est réparé !

ASCAGNE.

Je suis plus difficile.
Entre Eraste, entre vous, Lucile a balancé ;
Je veux de ses dédains, que vous soyez blessé,
Que vous les compariez sur-tout à ma tendresse,
Aux scrupules dictés par ma délicatesse.

VALÈRE.

Puissent-ils à jamais m'assurer votre cœur !

ASCAGNE.

Puissent-ils près de vous, enchaîner le bonheur !
Et puisse votre amante, à votre sort unie,
Ne devoir qu'à vous seul le charme de sa vie.

VALÈRE.

D'un soin aussi flatteur, qui ne seroit jaloux.

ASCAGNE.

Je jure que jamais je n'aurai d'autre époux.

VALÈRE.

Je jure que jamais je n'aurai d'autre femme.

ASCAGNE.

J'en jure par l'amour.

VALÈRE.

Moi, par l'honneur, madame.

Recevez cet anneau pour garant de ma foi.

ASCAGNE.

Ah !

VALÈRE.

Valère est à vous, et vous êtes à moi.
Puisse le ciel, témoin d'une chaîne si belle,
Empoisonner les jours du premier infidelle !

ASCAGNE.

Je brûle de l'avoir, ce gage précieux !
Le bout de ce ruban....... *Elle défait sa ceinture.*

VALÈRE, *escaladant le mur.*

Non ! non ! je ferai mieux.

ASCAGNE.

Quel est votre projet ?

VALÈRE.

De porter à ma femme,
De placer à son doigt, le gage de ma flamme.

ASCAGNE.

appelle doucement.
Ma tante..... Je frémis !

VALÈRE, *escaladant toujours.*

Pour moi ne craignez rien,
La pallissade est forte, et me soutiendra bien.

ASCAGNE, *à part.*

Il peut me reconnoître.

VALÈRE.

Hymen ! sois-moi propice.

ASCAGNE, *à part.*

Ah ! les dieux voudroient-ils punir mon artifice ?

Ma tante dort, sans doute, et l'amour ne dort pas.
haut.
Valère, arrêtez donc. (*à part*) Oh ciel, quel embarras!

VALÈRE.

Encore un pas heureux! .....

LA TANTE, *appelant.*

Ma nièce!

ASCAGNE, *à part.*

Ah! je respire.

VALÈRE.

Le fâcheux contre-tems.

ASCAGNE.

à Valère, Fuyez. *à sa tante, comme si elle étoit loin.* Je me retire.

VALÈRE.

Arrêtez, et du moins tendez-moi votre main.
(*Ascagne lui tend la main, il la couvre de baisers, et passe l'anneau à l'un de ses doigts.*)
Trop chère épouse; adieu.

ASCAGNE.

Cher époux! à demain.

SCÈNE VIII.

VALERE MASCARILLE.

VALÈRE.

Mascarille !

Mascarille, *sur le mur.*

Monsieur ? dites-moi, si je veille ?
Les noms d'époux, d'épouse, ont frappé mon oreille,
Je crois ; l'ai-je rêvé ?

VALÈRE.

Non ! félicite-moi.
Mon amante m'adore ; elle a reçu ma foi.

MASCARILLE.

Peste, un hymen secret (1) ! tant pis ! vaille que vaille,
J'ai bien peur d'enfourcher souvent cette muraille.

FIN DU PREMIER ACTE. (2)

(1) Dans l'ancien Dépit amoureux, il n'est question de cet hymen secret qu'en récit, et cet hymen est invraisemblable.

(2) A l'exception, comme je l'ai noté, de l'entretien si comique, que Mascarille suppose avoir avec son maître, et de la déclaration qu'Ascagne a faite dans la nuit à Valère, ce premier acte est en entier de moi.

ACTE II (1).

Place publique.

SCÈNE PREMIÈRE.

ERASTE, GROS-RENÉ.

ERASTE.

Veux-tu que je te dise ? une atteinte secrète
Ne laisse point mon ame en une bonne assiette:
Oui, quoiqu'à mon amour tu puisses repartir,
Je crains d'être la dupe, à ne te point mentir ;
Qu'en faveur d'un rival ta foi ne se corrompe,
Ou du moins, qu'avec moi, toi-même on ne te trompe.

GROS-RENÉ.

Pour moi, me soupçonner de quelque mauvais tour,
Je dirai, n'en déplaise à monsieur votre amour,
Que c'est injustement blesser ma prud'hommie,
Et se connoître mal en physionomie.
Les gens de mon minois ne sont point accusés
D'être, graces à dieu, ni fourbes, ni rusés.
Cet honneur qu'on nous fait, je ne le démens guères,
Et suis homme fort rond de toutes les manières.
Pour que l'on me trompât, cela se pourrait bien,
Le doute est mieux fondé; pourtant je n'en crois rien.
Je ne vois point encore, ou je suis une bête,
Sur quoi vous avez pu prendre Martel en tête.

(1) Dans l'ancien Dépit amoureux il est le premier.

Lucile, à mon avis, vous montre assez d'amour ;
Elle vous voit, vous parle à toute heure du jour;
Et Valère, après tout, qui cause votre crainte,
Semble n'être à présent souffert que par contrainte.

ERASTE.

Souvent d'un faux espoir un amant est nourri,
Le mieux reçu toujours n'est pas le plus chéri ;
Et tout ce que d'ardeur font paroître les femmes,
Par fois n'est qu'un beau voile à couvrir d'autres flammes.
Valère enfin, pour être un amant rebuté,
Montre depuis un temps trop de tranquillité.

GROS-RENÉ.

Pour moi, je ne sais point tant de philosophie ;
A ce qu'ont vu mes yeux, franchement je me fie ;
Sur des soupçons en l'air, je m'irois alarmer!
Laissons venir la fête avant de la chommer.
Le chagrin me paroît une incommode chose:
Je n'en prends point, pour moi, sans bonne et juste cause;
Et même à mes regards cent sujets d'en avoir
S'offrent le plus souvent, que je ne veux pas voir.
Avec vous, en amour, je cours même fortune,
Celle que vous aurez, me doit être commune;
La maîtresse ne peut abuser votre foi,
Sans que la confidente en fasse autant pour moi:
Mais j'en fuis la pensée avec un soin extrême:
Je veux croire les gens, quand on me dit, je t'aime ;
Et ne vais point chercher, pour m'estimer heureux,
Si Mascarille ou non s'arrache les cheveux.
Que tantôt par plaisir Marinette aguérie
Veuille endurer de moi quelque tendre folie,

Et que mon beau rival en rie ainsi qu'un fou,
Avec plus de raison, je rirai tout mon sou,
Et l'on verra qui rit avec meilleure grace.

ERASTE.

Voilà de tes discours.

GROS-RENÉ.

Mais je la vois qui passe.

SCÈNE II.

MARINETTE, ERASTE, GROS-RENÉ.

GROS-RENÉ.

St, Marinette ?

MARINETTE.

Oh ! oh ! que fais-tu là ?

GROS-RENÉ.

Ma foi,
Demande, nous étions tout à l'heure sur toi.

MARINETTE.

Vous êtes aussi là, Monsieur ! depuis une heure,
Vous m'avez fait trotter comme un Basque, ou je meure.

ERASTE.

Comment ?

MARINETTE.

Pour vous chercher j'ai fait dix mille pas,
Et puis vous assurer....

ERASTE.

Quoi ?

MARINETTE.

Que vous n'êtes pas

Au

Au temple, au cours, chez vous ni dans la grande place.

GROS-RENÉ.

Il falloit en jurer.

ERASTE.

Apprends-moi donc, de grace,
Qui te fait me chercher?

MARINETTE.

Quelqu'un en vérité,
Qui pour vous n'a pas trop mauvaise volonté;
Ma maîtresse en un mot.

ERASTE.

Ah, chère Marinette!
Ton discours de son cœur est-il bien l'interprète?
Ne me déguise point un mystère fatal,
Je ne t'en voudrois pas pour cela plus de mal:
Au nom des dieux, dis-moi si ta belle maîtresse
N'abuse point mes vœux d'une fausse tendresse.

MARINETTE.

Eh! eh! d'où vous vient donc ce plaisant mouvement?
Elle ne fait pas voir assez son sentiment!
Quel garant est-ce encore que votre amour demande?
Que lui faut-il?

GROS-RENÉ.

A moins qu'un rival ne se pende,
Bagatelle! son cœur ne se rassure point

MARINETTE.

Comment?

GROS-RENÉ.

Oui, mon cher maître est jaloux à ce point.

MARINETTE.

De Valère? ah, vraiment la pensée est bien belle!
Elle peut seulement naître en votre cervelle.

ERASTE.

Que viens-tu faire enfin, dis-le-moi promptement.

MARINETTE.

J'avois de votre esprit un meilleur sentiment;
Mais, à ce que je vois, je m'étois fort trompée.
Ta tête de ce mal est-elle aussi frappée?

GROS-RENÉ.

Moi! jaloux? Dieu m'en garde, et d'être assez badin
Pour m'aller emmaigrir avec un tel chagrin.
Outre que de ton cœur ta foi me cautionne,
L'opinion que j'ai de moi-même est trop bonne
Pour croire auprès de moi que quelqu'autre te plût.
Où diantre pourrois-tu trouver qui me valût?

ERASTE.

Eh! de grace.

MARINETTE.

Monsieur, voilà comme il faut être.
Jamais de ces soupçons, qu'un jaloux fait paroître;
Tout le fruit qu'on en cueille est de se mettre mal,
Et d'avancer par là les desseins d'un rival.
Au mérite souvent de qui l'éclat vous blesse;
Vos chagrins font ouvrir le cœur d'une maîtresse;
Et j'en sais tel, qui doit son destin le plus doux
Aux soins trop inquiets de son rival jaloux.
Enfin, quoi qu'il en soit, témoigner de l'ombrage,
C'est jouer en amour un mauvais personnage,

Et se rendre, après tout, misérable à crédit.
Cela, seigneur Eraste, en passant vous soit dit.

ERASTE, *qui s'est impatienté par degrés.*

Fort bien, mais finis donc, que venois-tu m'apprendre?

MARINETTE.

Vous mériteriez bien que l'on vous fît attendre;
Qu'afin de vous punir je vous tinsse caché
Le secret pour lequel je vous ai tant cherché.
Voyez ce mot, il va vous rassurer sans doute;
Lisez-le donc tout haut, personne ici n'écoute.

ERASTE *lit.*

« Vous m'avez dit que votre amour
« Etoit capable de tout faire ;
« Il se couronnera lui-même dans ce jour,
« S'il peut avoir l'aveu d'un père.
« Faites parler les droits que l'on a sur mon cœur;
« Je vous en donne la licence ;
« Et, si c'est en votre faveur,
« Je vous réponds de mon obéissance ».
Ah quel bonheur ! ô toi, qui me l'as apporté,
Je te dois regarder comme une déité !

GROS-RENÉ.

Je vous le disais bien : contre votre croyance,
Je ne me trompe guère aux choses que je pense.

(*Eraste relit les quatre derniers vers.*)

MARINETTE.

Si je lui rapportois vos foiblesses d'esprit,
Elle désavoueroit bientôt un tel écrit.

ERASTE.

Ah! cache-lui, de grace, une peur passagère
Où mon ame a cru voir quelque peu de lumière.

MARINETTE.

A propos; savez-vous où je vous ai cherché
Tantôt encor?

ERASTE.

Hé bien?

MARINETTE.

Tout proche du marché;
Où vous savez....

ERASTE.

Où donc?

MARINETTE.

Là.... dans cette boutique
Où, dès le mois passé, votre cœur magnifique
Me promit, de sa grace, une bague.

ERASTE.

Reçois
La mienne, mon enfant, pour celle que je dois.

MARINETTE.

Monsieur, vous vous moquez, j'aurois honte à la prendre..

GROS-RENÉ.

Pauvre honteuse! prends, sans davantage attendre.

MARINETTE.

Ce sera pour garder quelque chose de vous.
A toi. — De notre hymen, quand nous occupons-nous?

Tu ne m'en parles point.

GROS-RENÉ.

Un hymen qu'on souhaite,
Entre gens comme nous, est chose bientôt faite.
Je te veux; me veux-tu de même?

MARINETTE.

Avec plaisir.

GROS-RENÉ.

Touche, il suffit.

MARINETTE.

Adieu, Gros-René mon desir.

GROS-RENÉ.

Adieu, mon astre.

MARINETTE.

Adieu, beau tison de ma flamme,

GROS-RENÉ.

Adieu, chère comète, arc en ciel de mon ame.
(*Marinette sort.*)
Le bon dieu soit loué, nos affaires vont bien;
Albert n'est pas un homme à vous refuser rien.

ERASTE.

Valère vient à nous.

GROS-RENÉ.

Je plains le pauvre hère,
Sachant ce qui se passe.

SCÈNE III.

ERASTE, VALÈRE, GROS-RENÉ.

ERASTE.

Eh bien, seigneur Valère?

VALÈRE.

Eh bien, seigneur Eraste?

ERASTE.

En quel état l'amour?

VALÉRE.

En quel état vos feux?

ERASTE.

Plus forts de jour en jour.

VALÈRE.

Et mon amour plus fort.

ERASTE.

Pour Lucile?

VALÈRE.

Pour elle.

ERASTE.

Certes, je l'avouerai, vous êtes le modèle
D'une rare constance.

VALÈRE.

Et votre fermeté
Doit être un rare exemple à la postérité.

ERASTE.

Pour moi, je suis peu fait à cet amour austère,
Qui, dans les seuls regards, trouve à se satisfaire:
Et je ne forme point d'assez beaux sentimens
Pour souffrir constamment les mauvais traitemens:
Enfin, quand j'aime bien, j'aime fort que l'on m'aime.

VALÈRE.

Rien n'est plus naturel, et je pense de même.
Le plus parfait objet dont je serais charmé,
N'auroit pas mes tributs, n'en étant pas aimé.

ERASTE.

Lucile cependant....

VALÈRE.

Lucile, dans son âme,
Rend tout ce que je veux qu'elle rende à ma flamme.

ERASTE.

Vous êtes donc facile à contenter?

VALÈRE.

Pas tant
Que vous pourriez penser.

ERASTE.

Je puis croire pourtant,
Que de me distinguer elle me fait la grace.

VALÈRE.

Moi, dans son cœur, j'occupe une assez bonne place.

ERASTE.

Ne vous abusez point, croyez-moi.

VALÈRE.

Croyez-moi,
Ne vous abusez point par trop de bonne foi.

ERASTE.

Si j'osois vous montrer une preuve assurée
Que son cœur.... Non, votre âme en seroit altérée.

VALÈRE.

Si je vous osois, moi, découvrir un secret....
Mais je vous fâcherois, et veux être discret.

ERASTE.

Vraiment, vous me poussez, et contre mon envie,
Votre présomption veut que je l'humilie.
(*Il lit tout haut le billet de Lucile, et Valère rit tout bas.*)
Lisez.

VALÈRE, *à part.*

Ces mots sont doux.

ERASTE.

Vous connoissez la main?

VALÈRE.

Oui, de Lucile.

ERASTE.

Eh bien ? cet espoir si certain....

VALÈRE, *riant et s'en allant.*

Adieu, seigneur Eraste.

GROS-RENÉ.

Il est fou, le bon sire.
Où peut-il en ceci trouver le mot pour rire ?

ERASTE.

Certes, il me surprend, et j'ignore entre nous,
Quel perfide mystère est caché là-dessous.

GROS-RENÉ.

Son valet vient, je pense.

ERASTE.

Oui, je le vois paroitre.
Feignons, pour le jeter sur l'amour de son maître.

SCÈNE IV.

MASCARILLE, ERASTE, GROS-RENÉ.

MASCARILLE, *à part.*

Non, je ne trouve point d'état plus malheureux
Que d'avoir un patron, jeune et fort amoureux.

GROS-RENÉ.

Bon jour.

MASCARILLE.

Bon jour.

GROS-RENÉ.

Où tend Mascarille à cette heure?
Que fait-il ? revient-il ? va-t-il ? ou s'il demeure ?

MASCARILLE.

Non, je ne reviens pas, car je n'ai pas été:
Je ne vais pas aussi, car je suis arrêté ;
Et ne demeure point, car, tout de ce pas même,
Je prétends m'en aller.

ERASTE.

La rigueur est extrême :
Doucement, Mascarille.

MASCARILLE.

Ah, monsieur, serviteur.

ERASTE.

Vous nous fuyez bien vîte! eh quoi, vous fais-je peur?

MASCARILLE.

Je ne crois pas cela de votre courtoisie.

ERASTE.

Touche; nous n'avons plus sujet de jalousie;
Nous devenons amis, et mes feux que j'éteins,
Laissent la place libre à vos heureux desseins.

MASCARILLE.

Plût à dieu!

ERASTE.

Gros-René sait qu'ailleurs je me jette.

GROS-RENÉ.

Sans doute; et je te cède aussi la Marinette.

MASCARILLE.

Passons sur ce point-là; notre rivalité
N'est pas pour en venir à grande extrémité:
Mais est-ce un coup bien sûr que votre seigneurie
Soit désenamourée? ou si c'est raillerie?

ERASTE.

J'ai su qu'en ses amours ton maître étoit trop bien,
Et je serois un fou de prétendre plus rien
Aux étroites faveurs qu'il a de cette belle.

MASCARILLE.

Certes, vous me plaisez avec cette nouvelle:

Outre qu'en nos projets je vous craignois un peu,
Vous tirez sagement votre épingle du jeu.
Oui, vous avez bien fait de quitter une place
Où l'on vous caressoit pour la seule grimace;
Et cette nuit, voyant tout ce qui se passoit,
J'ai plaint le faux espoir dont on vous repaissoit:
On offense un brave homme alors que l'on l'abuse.
Mais d'où diantre, après tout, avez-vous su la ruse?
Car cet engagement mutuel de leur foi
N'eut, j'ose l'assurer, d'autre témoin que moi;
Et j'ai cru jusqu'ici la chaîne fort secrète,
Qui rend de nos amans la flamme satisfaite.

ERASTE.

Eh! que dis-tu?

MASCARILLE.

Je dis que je suis interdit,
Et ne sais pas, monsieur, qui peut vous avoir dit
Que, sous ce faux semblant, qui trompe tout le monde
En vous trompant aussi, leur ardeur sans seconde
D'un secret mariage a serré le lien.

ERASTE.

Vous en avez menti.

MASCARILLE.

Monsieur, je le veux bien.

ERASTE.

Vous êtes un coquin.

MASCARILLE.

D'accord.

ERASTE.

Et cette audace
Mériteroit cent coups de bâton sur la place,

MASCARILLE.

Vous avez tout pouvoir.

ERASTE.

Ah, Gros-René !

GROS-RENÉ.

Monsieur ?

ERASTE.

Je démens un discours dont je n'ai que trop peur.
(*à Mascarille.*)
Tu penses fuir ?

MASCARILLE.

Nenni.

ERASTE.

Quoi ! Lucile est la femme ?...

MASCARILLE.

Non, monsieur, je raillais.

ERASTE.

Ah, vous raillez, infâme !

MASCARILLE.

Non, je ne raillais point.

ERASTE.

Il est donc vrai ?

MASCARILLE.

Non pas :
Je ne dis pas cela.

ERASTE.

Que dis-tu donc ?

MASCARILLE.

Hélas !

Je ne dis rien, crainte de mal parler.

ERASTE.

Assure

Ou si c'est chose vraie, ou si c'est imposture.

MASCARILLE.

C'est ce qu'il vous plaira, je ne suis pas ici
Pour vous rien contester.

ERASTE, *tirant son épée.*

Veux-tu dire ? voici,

Sans marchander, de quoi te délier la langue.

MASCARILLE.

Elle ira faire encor quelque sotte harangue.
Hé, de grace, plutôt, si vous le trouvez bon,
Donnez-moi vitement quelques coups de bâton,
Et me laissez tirer mes chausses sans murmure.

ERASTE.

Tu mourras, ou je veux que la vérité pure
S'exprime par ta bouche.

MASCARILLE.

Hélas ! je la dirai :

Mais peut-être, monsieur, que je vous fâcherai.

ERASTE.

Parle : mais prends bien garde à ce que tu vas faire.
A ma juste fureur rien ne peut te soustraire,
Si tu mens d'un seul mot en ce que tu diras.

MASCARILLE.

J'y consens, rompez-moi les jambes et les bras,

Faites pis, tuez-moi, si je vous en impose
En tout ce que j'ai dit ici, la moindre chose.
Si, malgré mes sermens, vous doutez de ma foi,
Gros-René peut venir une nuit avec moi,
Et je lui ferai voir, étant en sentinelle,
Que nous avons dans l'ombre un libre accès chez elle.

ERASTE.

Ote-toi de mes yeux, maraud.

MASCARILLE.

Et de grand cœur;
C'est ce que je demande. (*Il sort bien vite.*)

SCÈNE V.

ERASTE, GROS-RENÉ.

ERASTE.

Hé bien?

GROS-RENÉ.

Hé bien, monsieur?
Nous en tenons tous deux, si l'autre est véritable.

ERASTE.

Las, il ne l'est que trop, le bourreau détestable!
Je vois trop d'apparence à tout ce qu'il a dit;
Et ce qu'a fait Valère, en lisant cet écrit,
Marque bien leur concert; mais leur perfide adresse
Me guérit à jamais de ma folle tendresse.

SCÈNE VI.

MARINETTE, GROS-RENÉ, ERASTE.

MARINETTE.

Je viens vous avertir que tantôt, sur le soir,
Ma maîtresse au jardin, vous permet de la voir.

ERASTE.

Oses-tu me parler ? ame double et traîtresse !
Va, sors de ma présence ; et dis à ta maîtresse
Qu'avec de tels écrits elle me laisse en paix,
Et que voilà le cas, infâme, que j'en fais.

(*Il déchire le billet.*)

MARINETTE.

Gros-René, dis-moi donc quelle mouche le pique ?

GROS-RENÉ.

M'oses-tu bien encor parler, femelle inique ?
Crocodile trompeur, de qui le cœur félon
Est pire qu'un Satrape, ou bien qu'un Lestrigon (1) !
Va, va rendre réponse à ta bonne maîtresse,
Et lui dis bien et beau, que, malgré sa souplesse,
Nous ne sommes plus sots, ni mon maître, ni moi,
Et désormais qu'elle aille au diable ainsi que toi.

(1) Peuple de la Campanie dont les poètes ont fait des antropophages.

SCÈNE VII.

MARINETTE *seule.*

Ma pauvre Marinette ! es-tu bien éveillée ?
De quel démon est donc leur ame travaillée ?
Quoi ! faire un tel accueil à nos soins obligeans ?
Oh, que ceci chez nous va surprendre de gens !

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE III.

ACTE III.

SCÈNE PREMIÈRE.

ASCAGNE, LA TANTE.

LA TANTE.

Viens, nous pourrons ici nous parler en secret.
En peu de mots, voici ce que pour toi j'ai fait.

ASCAGNE.

Ah! l'on ne vit jamais une meilleure tante.

LA TANTE.

Eh ! n'ai-je pas l'honneur d'être ta confidente?
Je viens de faire rendre à ton père un billet
Qui doit, en l'intriguant, seconder mon projet:
Vois le brouillon.

ASCAGNE *lit.*

« Sachez un étrange mystère:
» Vous retenez des biens destinés à Valère ;
» Son père, tôt ou tard, peut vous perdre d'honneur;
» Un enfant supposé vous jette dans l'erreur.
» De ce que je vous dis, n'instruisez pas Ascagne ;
» Je vous verrai demain : tout à vous, *Lamontagne.* »

ASCAGNE.

Ce billet va porter le trouble dans son cœur.

LA TANTE.

Oui, je crois qu'il aura quelques instans d'humeur;

Et c'est ce que je veux; par là, je le dispose
A se trouver heureux de ta métamorphose.
Chut.... Valère.

SCÈNE II.

LES PRÉCÉDENS, VALÈRE.

VALÈRE.

ÊTES-VOUS en quelque conférence,
Où je vous fasse tort de mêler ma présence?
Je me retirerai.

ASCAGNE.

Non, non, vous pouvez bien,
Puisque vous le faisiez, rompre notre entretien.

VALÈRE.

Moi?

LA TANTE.

Vous-même.

VALÈRE.

Et comment?

ASCAGNE.

Je disois que Valère
Auroit, si j'étois fille, un peu trop su me plaire;
Et que, si je faisois tout le vœu de son cœur,
Je ne tarderois guère à faire son bonheur.

VALÈRE.

Ces protestations ne coûtent pas grand chose,
Alors qu'à leur effet un pareil si s'oppose;

Mais vous seriez bien pris si quelque événement
Allait mettre à l'épreuve un si doux compliment.

LA TANTE, *à demi voix.*

Point du tout.

ASCAGNE.

Je vous dis, que régnant sur mon ame;
Je voudrois de bon cœur couronner votre flamme.

VALÈRE.

Si j'en aimois une autre, et que votre secours
Pût devenir utile au bonheur de mes jours?

ASCAGNE.

Je pourrois assez mal répondre à votre attente.

VALÈRE.

Cette confession n'est pas trop obligeante.

LA TANTE.

Eh, quoi? vous voudriez, Valère, injustement,
Qu'étant fille, et son cœur vous aimant tendrement,
Il s'allât engager avec une promesse
De servir vos ardeurs pour une autre maîtresse?

ASCAGNE.

Un si pénible effort pour moi m'est interdit.

VALÈRE.

Mais cela n'étant pas?

ASCAGNE.

Ce que je vous ait dit,

Je lai dit comme fille, et vous devez le prendre
Tout de même.

VALÈRE.

Ainsi donc il ne faut rien prétendre,
Ascagne, à des bontés que vous auriez pour nous,
Si le ciel ne fait pas un grand miracle en vous;
Bref, si vous n'êtes fille, adieu votre tendresse,
Il ne vous reste rien qui pour nous s'intéresse.

LA TANTE.

Son cœur est délicat plus qu'on ne peut penser.

ASCAGNE.

Oui, le moindre scrupule a de quoi m'offenser
Quand il s'agit d'aimer; enfin, je suis sincère,
Je ne m'engage pas à vous servir, Valère,
Si vous ne m'assurez, très-positivement,
Que vous avez pour moi le même sentiment;
Que pareille chaleur d'amitié vous transporte,
Et que, si j'étais fille, une flamme plus forte
N'outrageroit pas celle où je vivrois pour vous.

VALÈRE.

Je n'avois jamais vu ce scrupule jaloux;
Mais tout nouveau qu'il est, ce mouvement m'oblige,
Et je vous fais ici tout l'aveu qu'il exige.

LA TANTE.

Mais sans fard?

VALÈRE.

Oui, sans fard.

ASCAGNE.

S'il est vrai, désormais
Vos intérêts seront les miens, je vous promets.

VALÈRE.

J'ai bientôt à vous dire un important mystère,
Où l'effet de ces mots me sera nécessaire.

ASCAGNE.

Et j'ai quelque secret de même à vous ouvrir,
Où votre cœur pour moi se pourra découvrir.

VALÈRE.

Hé, de quelle façon cela pourroit-il être ?

LA TANTE.

C'est qu'il a de l'amour qui ne sauroit paroître,
Et vous pourriez avoir, sur l'objet de ses vœux,
Un empire à pouvoir rendre son sort heureux.

VALÈRE.

Expliquez-vous, de grâce, et croyez, par avance
Votre bonheur certain, s'il est en ma puissance.

ASCAGNE.

Vous promettez ici plus que vous ne croyez.

VALÈRE.

Non ; nommez-moi l'objet pour qui vous m'employez.

ASCAGNE.

Vous saurez mon secret quand je saurai le vôtre.

VALÈRE.

J'ai besoin pour cela de l'aveu de quelque autre.

ASCAGNE.

Ayez-le donc ; pour lors, nous expliquant nos vœux,
Nous verrons qui tiendra mieux parole des deux.

VALÈRE.

Adieu, je suis content.

ASCAGNE.

Et moi content, Valère.

SCÈNE III.

LA TANTE, ASCAGNE.

LA TANTE.

Il croit trouver en toi l'assistance d'un frère ;
Mais je vais là dedans veiller sur ton bonheur.

ASCAGNE.

Moi, sans trop m'expliquer, je vais dire à ma sœur
De ne plus redouter les transports de Valère,
Puisque je suis instruit qu'une autre a su lui plaire.

LA TANTE.

Elle vient, je te laisse.

SCÈNE IV.

ASCAGNE, MARINETTE, LUCILE.

LUCILE, *avec dépit à Marinette.*

Oui ! je veux me venger ;
Et ; si cette action a de quoi l'affliger,

C'est toute la douceur que mon cœur se propose.

(*à Ascagne.*)

Mon frère, vous voyez une métamorphose,
Et Valère.....

ASCAGNE.

A propos, vous m'y faites songer,
Dans de nouveaux liens, l'hymen va l'engager;
D'un amant importun, vous allez vous défaire,
Ma sœur, je vous en fais mon compliment sincère.

LUCILE.

Non, mes vœux maintenant tournent de son côté;
Je veux chérir Valère, après tant de fierté.

ASCAGNE, *avec surprise.*

Que dites-vous, ma sœur? comme votre cœur change!
Cette inégalité me paroît bien étrange.

LUCILE.

La vôtre me surprend avec plus de sujet.
De vos soins autrefois Valère étoit l'objet;
Je vous ai vu pour lui m'accuser de caprice,
D'aveugle cruauté, d'orgueil et d'injustice;
Et, quand je veux l'aimer, mon dessein vous déplaît!
Et je vous vois parler contre son intérêt!

ASCAGNE.

Je le quitte, ma sœur, pour embrasser le vôtre;
Valère, depuis peu, vit sous les lois d'une autre;
Et ce seroit un trait honteux pour vos appas,
Si vous le rappelliez, et qu'il ne revînt pas.

LUCILE.

Si ce n'est que cela, j'aurai soin de ma gloire,
Et je sais, sur son cœur, tout ce que je dois croire;

Il s'explique à mes yeux intelligiblement.

ASCAGNE.

Craignez.....

LUCILE.

Découvrez-lui sans peur mon sentiment,
Ou, si vous refusez de le faire, ma bouche
Lui va faire savoir que son ardeur me touche.

ASCAGNE, *à part.*

Dieux !

LUCILE.

Mon frère ! à ces mots vous semblez interdit?

ASCAGNE.

Oui, ma sœur ! si sur vous j'ai le moindre crédit,
Si vous êtes sensible aux prières d'un frère,
Quittez un tel dessein, n'enlevez pas Valère
Aux vœux d'un jeune objet dont l'intérêt m'est cher,
Et qui, sur ma parole, a droit de vous toucher.
La pauvre infortunée aime avec violence,
A moi seul de ses feux elle fait confidence,
Et je ressens si bien la douleur qu'elle aura,
Que je suis assuré, ma sœur, qu'elle en mourra
Si vous lui dérobez l'amant qui peut lui plaire.
Eraste est un parti qui doit vous satisfaire,
Et des feux mutuels......

LUCILE, *avec humeur.*

Mon frère, c'est assez.
Je ne sais point pour qui vous vous intéressez ;
Mais, de grâce, cessons un discours inutile,
A ses réflexions abandonnez Lucile.

ASCAGNE, *sortant.*

Allez, cruelle sœur, vous me désespérez
Si vous effectuez vos desseins déclarés.

SCÈNE V.

MARINETTE, LUCILE.

MARINETTE.

Vous prenez un parti bien prompt.

LUCILE.

Mais il est sage.
Mon cœur n'écoute rien du moment qu'on l'outrage.
Déchirer mon billet! — Ah!

MARINETTE.

Vous avez raison.

LUCILE.

Le perfide! l'ingrat!

MARINETTE.

C'est pure trahison.
Nous en tenons, madame; et puis, prêtons l'oreille
Aux bons chiens de pendards qui nous chantent merveille.
Au moins, en pareil cas, est-ce un bonheur bien doux,
Quand on sait qu'ils n'ont point d'avantage sur nous.
Marinette eut bon nez, quoi qu'on en puisse dire,
De ne permettre rien un soir qu'on vouloit rire.
Quelqu'autre, sur l'espoir du *matrimonium,*
Auroit ouvert l'oreille à la tentation;
Mais moi, *nescio vos.*

LUCILE.

Si, par un sort propice,
Il revenoit m'offrir sa vie en sacrifice,
Détester à mes pieds l'action d'aujourd'hui ;
Je te défends, sur-tout, de me parler pour lui.
Au contraire, je veux que ton zèle s'exprime
A me bien retracer la grandeur de son crime.

MARINETTE.

Vraiment, n'ayez pas peur, et laissez faire à nous;
J'ai pour le moins autant de colère que vous ;
Et je serais plutôt fille toute ma vie,
Que mon gros traître aussi me redonnât envie.
Il vient, éloignons-nous bien vîte, croyez-moi.
Opposons le mépris à la mauvaise foi.

SCÈNE VI. (*)

LES PRÉCÉDENS, GROS-RENÉ.

GROS-RENÉ.

Ah madame, arrêtez! écoutez-moi, de grace ;
Mon maître se désole, et ce n'est pas grimace.
Le billet que voici vous apprendra pourquoi. .....

LUCILE, *déchirant le billet.*

Dis-lui que je fais cas de lui comme de toi.

---

(1) Ici Molière a une scène très-plaisante entre Albert et Métaphraste ; mais je l'ai supprimée, étant inutile à l'action de la pièce, et finissant d'une manière trop burlesque pour nos jours.

MARINETTE.

Bien ! la bonne revanche !

GROS-RENÉ.

Et toi, dis, ma princesse,
A son exemple aussi feras-tu la tigresse ?
Voulez-vous envoyer deux amans au tombeau ?

MARINETTE.

Allez, retirez-vous, beau valet de carreau.

SCÈNE VII.

GROS-RENÉ (*seul.*)

FORT BIEN ! pour compléter cette illustre ambassade,
Il ne te manque plus qu'un peu de bastonnade.

SCÈNE VIII.

MASCARILLE.

BASTONNADE ! veut-il insulter à mon dos ?
(*Il se remet en le voyant sortir.*)
Bon, pour me rassurer, il sort très-à-propos,
Et je puis m'occuper de notre grande affaire.
Le ciel par fois seconde un projet téméraire.
Eraste, ce matin, m'a fait trop discourir ;
Le remède plus prompt où j'ai su recourir,
C'est de pousser ma pointe, et dire en diligence
A notre vieux patron toute la manigance.

Quelque chose de bon en pourra succéder,
Et les vieillards entre eux se pourront accorder.
C'est ce qu'on va tenter, et de la part du nôtre,
Sans perdre un seul moment, je m'en vais trouver l'autre.

SCÈNE IX.

ALBERT, MASCARILLE.

ALBERT, *dans la maison.*

QUI frappe?

MASCARILLE.

Ami.

ALBERT, *sur sa porte.*

Oh, oh, qui te peut amener,
Mascarille?

MASCARILLE.

Je viens, monsieur, pour vous donner
Le bon jour.

ALBERT.

Ah, vraiment tu prends beaucoup de peine:
De tout mon cœur, bon jour. (*Il s'en va.*)

MASCARILLE.

La réplique est soudaine.
Quel homme brusque! (*Il frappe.*)

ALBERT.

Encor?

MASCARILLE.

Vous n'avez pas oui,
Monsieur.....

ALBERT.

Ne m'as-tu pas donné le bon jour?

MASCARILLE.

Oui.

ALBERT.

Eh bien, bon jour, te dis-je. (*Il s'en va.*)

MASCARILLE *l'arrête.*

Oui; mais je viens encore
Vous saluer au nom du seigneur Polidore.

ALBERT.

Ah, c'est un autre fait ! ton maître t'a chargé
De me saluer ?

MASCARILLE.

Oui.

ALBERT.

Je lui suis obligé ;
De plus, je lui souhaite une joie infinie. (*Il s'en va.*)

MASCARILLE.

Cet homme est ennemi de la cérémonie.
Je n'ai pas achevé, monsieur, son compliment ;
Il voudroit vous prier d'une chose instamment.

ALBERT.

Eh bien, quand il voudra, je suis à son service.
(*Il s'en va.*)

MASCARILLE, *l'arrêtant encore.*

Attendez, et souffrez qu'en deux mots je finisse.

Il souhaite un moment pour vous entretenir
D'une affaire importante, et doit ici venir.

ALBERT, *un peu ému.*

Hé, quelle est-elle encor l'affaire qui t'oblige
A me vouloir parler ?

MASCARILLE.

Un grand secret, vous dis-je,
Qu'il vient de découvrir en ce même moment,
Et qui, sans doute, importe à tous deux grandement.
J'ai dit, je me retire.

SCÈNE X.

ALBERT (*seul.*)

AH, juste ciel ! je tremble !
Car enfin, nous avons peu de commerce ensemble.
De l'enfant supposé voudroit-il me parler ?
Quelque mystère affreux va-t-il se révéler,
Et ne serois-je pas le vrai père d'Ascagne ?
Que ne se montre-t-il, ce cruel Lamontagne !
Il m'a percé le cœur par son maudit billet :
Je désire et je crains d'éclaircir ce secret.
J'ai trop vécu d'un jour, s'il faut que l'infamie
Ternisse désormais le reste de ma vie !

SCÈNE XI.

POLIDORE, ALBERT.

POLIDORE, *les quatre premiers vers sans voir Albert.*

S'ÊTRE ainsi marié, sans qu'on en ait su rien!
Puisse cette action se terminer à bien!
Je ne sais qu'en attendre; et je crains fort du père,
Et la grande richesse et la juste colère;
Mais je l'aperçois seul.

ALBERT.

Ciel, Polidore vient!

POLIDORE.

Je tremble à l'aborder.

ALBERT.

La crainte me retient.

POLIDORE.

Ah! par où débuter?

ALBERT.

Quel sera mon langage!

POLIDORE.

Son ame est toute émue.

ALBERT.

Il change de visage.

POLIDORE.

Je ne le vois que trop au trouble de vos yeux ;
Vous savez le sujet qui m'amène en ces lieux.

ALBERT.

Hélas, oui !

POLIDORE.

La nouvelle a de quoi vous surprendre,
Et je n'eusse pas cru ce que je viens d'apprendre.

ALBERT.

Je dois rougir de honte et de confusion.

POLIDORE.

Je trouve condamnable une telle action.
Et je ne prétends pas excuser le coupable.

ALBERT.

Dieu fait miséricorde au pécheur misérable.

POLIDORE.

C'est ce qui doit par vous être considéré.

ALBERT.

Il faut être chrétien.

POLIDORE.

Rien n'est plus assuré.

ALBERT.

Grâce, au nom de Dieu, grâce, oh seigneur Polidore !

POLIDORE.

Ah, c'est moi qui de vous présentement l'implore !

ALBERT.

Afin de l'obtenir je me jette à genoux.

PODIDORE.

Je dois en cet état être plutôt que vous.

ALBERT.

ALBERT.

Prenez quelque pitié de ma triste aventure.

POLIDORE.

Je suis le suppliant dans une telle injure.

ALBERT.

Vous me fendez le cœur avec cette bonté.

POLIDORE.

Vous me rendez confus par tant d'humilité.

ALBERT.

Pardon, encore un coup !

POLIDORE.

Hélas ! pardon, vous-même !

ALBERT.

J'ai de cette action une douleur extrême.

POLIDORE.

Et moi, j'en suis touché de même au dernier point.

ALBERT.

J'ose vous conjurer qu'elle n'éclate point.

POLIDORE.

Hélas, seigneur Albert, je ne veux autre chose !

ALBERT.

Conservons mon honneur.

POLIDORE.

Eh ! oui, je m'y dispose.

ALBERT.

Quant au bien qu'il faudra, vous-même en résoudrez.

POLIDORE.

Je ne veux de vos biens que ce que vous voudrez:
De tous ces intérêts je vous ferai le maître ;
Et je suis trop content si vous le pouvez être.

ALBERT.

Ah, quel homme de Dieu ! quel excès de douceur !

POLIDORE.

Quelle douceur, vous-même, après un tel malheur !

ALBERT.

Que puissiez-vous avoir toutes choses prospères !

POLIDORE.

Le bon Dieu vous maintienne !

ALBERT.

Embrassons-nous en frères.

POLIDORE.

J'y consens de grand cœur, et me réjouis fort
Que tout soit terminé par un heureux accord.

ALBERT.

J'en rends graces au ciel.

POLIDORE.

Il ne vous faut rien feindre,
Votre ressentiment me donnoit lieu de craindre ;
Et Lucile engagée en secret à mon fils,
Comme on vous voit puissant, et de biens et d'amis....

ALBERT.

Hé ! que me venez-vous conter là de Lucile ?

POLIDORE.

Soit, ne poursuivons pas un discours inutile.
Puisque la chose est faite, et que, selon mes vœux,
Un esprit de douceur nous met d'accord tous deux,
Ne renouvellons rien, et réparons l'offense
Par la solemnité d'une heureuse alliance.

ALBERT, *à part.*

Oh dieu ! quelle méprise, et qu'est-ce qu'il m'apprend!
Je rentre ici d'un trouble en un autre plus grand.
Tâchons de m'éloigner ; je ne sais que répondre,
Et si je dis un mot, j'ai peur de me confondre.

POLIDORE.

A quoi pensez-vous là, seigneur Albert ?

ALBERT.

A rien.
Remettons, je vous prie, à tantôt l'entretien.
Un mal subit me prend, qui veut que je vous laisse.

SCÈNE XII.

POLIDORE (*seul.*)

Ah ! je lis dans son ame, et vois ce qui le presse.
A quoi que sa raison l'eût déjà disposé,
Son déplaisir n'est pas tout-à-fait appaisé.
La douleur trop contrainte aisément se redouble.
Voici mon jeune fou d'où nous vient tout ce trouble.

SCÈNE XIII.

POLIDORE, VALÈRE.

POLIDORE.

Enfin, le beau mignon! vos bons déportemens
Troubleront les vieux ans d'un père à tous momens;
Tous les jours vous ferez de nouvelles merveilles,
Et nous n'aurons jamais autre chose aux oreilles.

VALÈRE.

Que fais-je tous les jours qui soit si criminel?
Et mérite si fort le courroux paternel?

POLIDORE.

Je suis un étrange homme, et d'une humeur terrible,
D'accuser un enfant si sage, si paisible!
Las! il vit comme un saint; toujours à la maison
Du matin jusqu'au soir il est en oraison!
Dire qu'il pervertit l'ordre de la nature,
Et fait du jour la nuit, oh la grande imposture!
Qu'il n'a considéré père, ni parenté
En vingt occasions : horrible fausseté!
Que de fraîche mémoire un furtif hymenée
A la fille d'Albert a joint sa destinée,
Sans craindre de la suite un désordre puissant;
On le prend pour un autre, et le pauvre innocent
Ne sait pas seulement ce que je lui veux dire.
Traître, que j'ai reçu du ciel pour mon martyre!
Te croiras-tu toujours? et ne pourrai-je pas
Te voir être une fois sage avant mon trépas? (*Il sort.*)

SCÈNE XIV.

VALÈRE (*seul.*)

Il sait tout, mais par qui? mon ame embarrassée
Ne voit que Mascarille où jetter ma pensée.
Il ne sera pas homme à m'en faire l'aveu:
Il faut user d'adresse, et me contraindre un peu
Dans ce juste courroux.

SCÈNE XV.

MASCARILLE, VALÈRE.

VALÈRE, *affectant l'air satisfait.*

Mascarille, mon père
Que je viens de trouver, sait toute notre affaire.

MASCARILLE, *affectant l'air surpris.*

Il la sait?

VALÈRE.

Oui.

MASCARILLE.

D'où, diantre, a-t-il pu la savoir?

VALÈRE.

Je ne vois pas sur qui ma conjecture asseoir;
Mais enfin du succès cette affaire est suivie,
Mon père est appaisé, j'en ai l'ame ravie!

Non, il ne m'a pas dit un mot qui fût fâcheux;
Il excuse ma faute, il approuve mes feux,
Et je voudrois savoir qui peut être capable
D'avoir su rendre ainsi son esprit si traitable.
Je ne puis exprimer l'aise que j'en reçoi!

MASCARILLE.

Et que me diriez-vous, monsieur, si c'étoit moi
Qui vous eusse valu cette heureuse fortune?

VALÈRE.

Bon! bon! tu voudrois bien ici m'en donner d'une.

MASCARILLE, *s'applaudissant.*

C'est moi, vous dis-je, moi, dont le patron le sait,
Et qui vous ai produit ce favorable effet.

VALÈRE.

Mais, là, sans te railler.

MASCARILLE.

Que le diable m'emporte
Si je fais raillerie, et s'il n'est de la sorte!

VALÈRE, *mettant l'épée à la main.*

Et qu'il m'entraîne, moi, si tout présentement
Tu n'en vas recevoir le juste châtiment.

MASCARILLE.

Ah, monsieur, doucement! je défends la surprise.

VALÈRE.

C'est la fidélité que tu m'avois promise?
Sans ma feinte, jamais tu n'eusses avoué
Le trait que j'ai bien cru que tu m'avois joué.

Traître, de qui la langue à causer trop habile,
D'un père contre moi vient d'échauffer la bile,
Qui me perd tout-à-fait, il faut, sans discourir,
Que tu meures.

MASCARILLE.

Tout beau; mon âme, pour mourir,
N'est pas en bon état. Daignez, je vous conjure,
Attendre le succès qu'aura cette aventure.
De quoi vous fâchez-vous, pourvu que vos souhaits
Se trouvent, par mes soins, pleinement satisfaits,
Et que je mette à fin la contrainte où vous êtes.

VALÈRE.

Et si tous ces discours ne sont que des sornettes ?

MASCARILLE.

Toujours serez-vous lors à tems pour me tuer.
Mais enfin, mes projets pourront s'effectuer.
Dieu sera pour les siens; et, content dans la suite,
Vous me remercîrez de ma rare conduite.

VALÈRE.

Je suspends mon courroux; mais à condition
Qu'à Lucile, avouant ton indiscrétion,
Tu ne lui laisseras nul soupçon sur ton maître.
Le jardin nous attend et la nuit va paraître.

MASCARILLE, *à part.*

Euh, le maudit jardin !

VALÈRE.

Que regardes-tu là ?

MASCARILLE.

C'est qu'il sent le bâton, du côté que voilà.

VALÈRE.

Viens, lâche.

MASCARILLE.

Dites-moi, faudra-t-il s'introduire
En secret?

VALÈRE.

Oui.

MASCARILLE.

Je crains, en ce cas, de vous nuire.

VALÈRE.

Et comment?

MASCARILLE.

Une toux me tourmente à mourir,
Dont le bruit importun vous fera découvrir:
(*Il tousse.*)
De moment en moment..... Vous voyez le supplice.

VALÈRE.

Ce mal te passera; prends du jus de réglisse.

MASCARILLE.

Malheureux Mascarille, à quels maux aujourd'hui
Te vois-tu condamné pour les péchés d'autrui!

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE IV.

SCÈNE PREMIÈRE.

ERASTE, GROS-RENÉ.

ERASTE.

MALGRÉ mon repentir, encore rebuté ?

GROS-RENÉ.

Jamais ambassadeur ne fut moins écouté.
A peine ai-je voulu lui porter la nouvelle
Du moment d'entretien que vous souhaitiez d'elle,
Qu'elle m'a répondu, tenant son quant à soi :
« Dis-lui que je fais cas de lui comme de toi ; »
Et déchirant l'écrit, après ce beau langage,
A suivi son chemin : puis, pour comble d'outrage,
La Marinette aussi, d'un dédaigneux museau,
Lâchant un, laisse-nous, beau valet de carreau,
M'a planté là comme elle ; et mon sort et le vôtre
N'ont rien à se pouvoir reprocher l'un à l'autre.

ERASTE.

L'ingrate ! recevoir avec tant de fierté
Le prompt retour d'un cœur justement emporté !
Quoi ! le premier transport d'un amour qu'on abuse
Sous tant de vraisemblance, est indigne d'excuse !
De mes justes soupçons suis-je sorti trop tard ?
Je n'ai pas attendu de sermens de sa part ;

Et lorsque tout le monde encor ne sait qu'en croire,
Ce cœur impatient lui rend toute sa gloire:
Mais puisqu'elle me livre à mon jaloux transport,
Et rejette de moi message, écrit, abord;
Puisqu'elle me témoigne une froideur extrême;
Puisqu'elle m'abandonne, il faut faire de même.

GROS-RENÉ.

Et moi de même aussi. Soyons tous deux fâchés,
Et mettons notre amour au rang des vieux péchés.
Il faut apprendre à vivre à ce sexe volage,
Et lui faire sentir que l'on a du courage.
Qui souffre ses mépris les veut bien recevoir.
Si nous avions l'esprit de nous faire valoir,
Les femmes n'auroient pas la parole si haute;
Oh! qu'elles nous sont bien fières par notre faute!
Je veux être pendu, si l'on ne les verroit
Sauter à notre cou plus qu'on ne le voudroit,
Si les empressemens et les respects des hommes
Ne les gâtoient trop bien dans le siècle où nous sommes.

ERASTE.

Pour moi, par-dessus tout, son mépris me surprend;
Et pour punir le sien par un autre aussi grand,
Je veux mettre en mon cœur une nouvelle flamme.

GROS-RENÉ.

Et moi, je ne veux plus m'embarrasser de femme;
A toutes je renonce, et crois, en bonne foi,
Que vous feriez fort bien de faire comme moi.
Car, voyez-vous, la femme est, comme on dit, mon maître,
Un certain animal difficile à connoître,
Et de qui la nature est fort encline au mal:
Et comme un animal est toujours animal,

Et ne sera jamais qu'animal, quand sa vie
Dureroit cent mille ans ; aussi, sans repartie,
La femme est toujours femme, et jamais ne sera
Que femme, tant qu'entier le monde durera.
D'où vient qu'un certain Grec dit que sa tête passe
Pour un sable mouvant ; car goûtez bien, de grace,
Ce raisonnement-ci, lequel est des plus forts :
Ainsi que la tête est comme le chef du corps,
Et que le corps sans chef est pire qu'une bête,
Si le chef n'est pas bien d'accord avec la tête,
Que tout ne soit pas bien réglé par le compas,
Nous voyons arriver de certains embarras ;
La partie animale alors veut prendre empire
Dessus la sensitive, et l'on voit que l'un tire
A dia, l'autre à hurhaut ; l'un demande du mou,
L'autre du dur ; enfin tout va sans savoir où ;
Pour montrer qu'ici bas, ainsi qu'on l'interprète,
La tête d'une femme est comme une girouette
Au haut d'une maison, qui tourne au premier vent :
C'est pourquoi le cousin Aristote souvent
La compare à la mer ; d'où vient qu'on dit qu'au monde
On ne peut rien trouver de si stable que l'onde.
Or, par comparaison, car la comparaison
Nous fait distinctement comprendre une raison ;
Et nous aimons bien mieux, nous autres gens d'étude,
Une comparaison qu'une similitude.
Par comparaison donc, mon maître, comme on voit
Que la profonde mer, quand l'orage s'accroît,
Vient à se courroucer, le vent souffle et ravage,
Les flots contre les flots font un remu-ménage
Horrible, et le vaisseau, malgré le nautonnier,
Va tantôt à la cave, et tantôt au grenier :

Ainsi, quand une femme a la tête fantasque,
On voit une tempête, en forme de bourrasque,
Qui veut compétiter, par de certains..... propos,
Et lors un... certain vent, qui par..... de certains flots,
De..... certaine façon, ainsi qu'un banc de sable....
Quand..... Les femmes enfin ne valent pas le diable.

ERASTE.

C'est fort bien raisonner.

GROS-RENÉ.

Assez bien, dieu merci!
Mais je les vois, monsieur, qui passent par ici.
Tenez-vous ferme, au moins.

ERASTE.

Ne te mets pas en peine.

GROS-RENÉ.

J'ai bien peur que ses yeux resserrent votre chaîne.

SCÈNE II.

LUCILE, ERASTE, MARINETTE, GROS-RENÉ.

MARINETTE.

Je l'aperçois encor, mais ne vous rendez point.

LUCILE.

Ne me soupçonne pas d'être foible à ce point.

MARINETTE.

Il vient à nous.

ERASTE.

Non, non, ne croyez pas, madame,
Que je revienne encor vous parler de ma flamme.
C'en est fait; je me veux guérir, et connois bien
Ce que de votre cœur a possédé le mien.
Un courroux si constant, pour l'ombre d'une offense,
M'a trop bien éclairé sur votre indifférence;
Et je dois vous montrer que les traits du mépris
Sont sensibles, sur-tout aux généreux esprits.
Je l'avoûrai, mes yeux observoient dans les vôtres,
Des charmes qu'il n'ont point trouvés dans tous les autres,
Et le ravissement où j'étais de mes fers,
Les auroit préférés à des sceptres offerts.
Oui, mon amour pour vous, sans doute, étoit extrême;
Je vivois tout en vous; et, je l'avoûrai même,
Affranchi des liens qui faisoient tout mon bien,
Il faudra me résoudre à n'aimer jamais rien.
Mais enfin, il n'importe; et puisque votre haine
Tant de fois chasse un cœur que l'amour vous ramène,
C'est la dernière ici des importunités
Que vous aurez jamais de mes vœux rebutés.

LUCILE.

Vous pouvez faire aux miens la grace toute entière,
Monsieur, et m'épargner encore cette dernière.

ERASTE.

Hé bien, madame, hé bien, ils seront satisfaits.
Oui, je romps avec vous, et je romps pour jamais,
Puisque vous le voulez. Que je perde la vie
Lorsque de vous parler je reprendrai l'envie.

LUCILE.

Tant mieux ; c'est m'obliger.

ÉRASTE.

Non, non, n'ayez pas peur
Que je fausse parole; eussé-je un foible cœur
Jusques à n'en pouvoir effacer votre image,
Croyez que vous n'aurez jamais cet avantage
De me voir revenir.

LUCILE.

Ce seroit bien en vain.

ERASTE.

Moi-même de cent coups je percerois mon sein,
Si j'avois jamais fait cette bassesse insigne
De vous revoir après ce traitement indigne.

LUCILE.

Soit; n'en parlons donc plus.

ERASTE.

Oui, oui, n'en parlons plus;
Et, pour trancher ici tous propos superflus,
Et vous donner, ingrate, une preuve certaine
Que je veux, sans retour, sortir de votre chaîne,
Je ne veux rien garder, qui puisse retracer
Ce que de mon esprit il me faut effacer.
Voici votre portrait; il présente à la vue
Cent charmes merveilleux dont vous êtes pourvue;
Mais il cache sous eux cent défauts aussi grands,
Et c'est un imposteur enfin que je vous rends.

GROS-RENÉ.

Bon.

LUCILE.

Et moi, pour vous suivre au dessein de tout rendre;
Voici le diamant que vous m'avez fait prendre.

MARINETTE.

Fort bien,

ERASTE.

Il est à vous encor ce bracelet.

LUCILE.

Et cette agathe à vous, qu'on fit mettre en cachet.

ERASTE *lit.*

« Vous m'aimez d'un amour extrême,
« Eraste, et de mon cœur voulez être éclairci:
« Si je n'aime Eraste de même,
» Au moins aimai-je fort qu'Eraste m'aime ainsi. »
Vous m'assuriez par-là d'agréer mon service;
C'est une fausseté digne de ce supplice.

(*Il déchire la lettre.*)

LUCILE *lit.*

« J'ignore le destin de mon amour ardente,
« Et jusqu'à quand je souffrirai:
» Mais je sais, ô beauté charmante!
« Que toujours je vous aimerai. »
Voilà qui m'assuroit à jamais de vos feux:
Et la main, et la lettre, ont menti toutes deux.

(*Elle déchire la lettre.*)

GROS-RENÉ.

Poussez.

LUCILE.

Elle est de vous. Suffit, même fortune.

MARINETTE, *à Lucile.*

Ferme.

LUCILE.

J'aurois regret d'en épargner aucune.

GROS-RENÉ, *à Eraste.*

N'ayez pas le dernier.

MARINETTE, *à Lucile.*

Tenez bon jusqu'au bout.

LUCILE.

Enfin voilà le reste.

ERASTE.

Et, grace au ciel, c'est tout.
Je sois exterminé, si je ne tiens parole !

LUCILE.

Me confonde le ciel, si la mienne est frivole !

ERASTE.

Adieu donc.

LUCILE.

Adieu donc.

MARINETTE, *à Lucile.*

Voilà qui va des mieux.

GROS-RENÉ, *à Eraste.*

Vous triomphez.

MARINETTE, *à Lucile.*

Allons, ôtez-vous de ses yeux.

GROS-RENÉ

GROS-RENÉ, *à Eraste.*

Retirez-vous après cet effort de courage.

MARINETTE, *à Lucile.*

Qu'attendez-vous encor ?

GROS-RENÉ, *à Eraste.*

Que faut-il davantage ?

ERASTE.

Ah ! Lucile, Lucile, un cœur comme le mien
Se fera regretter, et je le sais fort bien.

LUCILE.

Eraste, Eraste, un cœur, fait comme est fait le vôtre ;
Se peut facilement réparer par un autre.

ERASTE.

Non, non, cherchez par-tout, vous n'en aurez jamais
De si passionné pour vous, je vous promets.
Je ne dis pas cela pour vous rendre attendrie ;
J'aurois tort d'en former encore quelqu'envie.
Mes plus ardens respects n'ont pu vous obliger,
Vous avez voulu rompre ; il n'y faut plus songer :
Mais personne, après moi, quoi qu'on vous fasse entendre
N'aura jamais pour vous de passion si tendre.

LUCILE.

Quand on aime les gens, on les traite autrement ;
On fait de leur personne un meilleur jugement.

ERASTE.

Quand on aime les gens, on peut de jalousie,
sur beaucoup d'apparence, avoir l'ame saisie :

Mais alors qu'on les aime, on ne peut en effet
Se résoudre à les perdre ; et vous, vous l'avez fait.

LUCILE.

La pure jalousie est plus respectueuse.

ERASTE.

On voit d'un œil plus doux une offense amoureuse.

LUCILE.

Non, votre cœur, Eraste, étoit mal enflammé.

ERASTE.

Non, Lucile, jamais vous ne m'avez aimé.

LUCILE.

Hé, je crois que cela fort peu vous intéresse !
Je serois plus heureuse avec moins de foiblesse,
Et je.... Mais laissons-là ces discours superflus :
Je ne dis pas quels sont mes pensers là-dessus.

ERASTE.

Pourquoi ?

LUCILE.

Par la raison que nous rompons ensemble,
Et que cela n'est plus de saison, ce me semble.

ERASTE.

Nous rompons ?

LUCILE.

Oui vraiment ; quoi ! n'est-ce donc pas fait ?

ERASTE.

Et vous voyez cela d'un esprit satisfait ?

LUCILE.

Comme vous.

ERASTE.

Comme moi?

LUCILE.

Sans doute. C'est foiblesse
De faire voir aux gens que leur perte nous blesse.

ERASTE.

Mais, cruelle, c'est vous qui l'avez bien voulu.

LUCILE.

Moi? point du tout; c'est vous qui l'avez résolu.

ERASTE.

Moi? je vous ai cru là faire un plaisir extrême.

LUCILE.

Point, vous avez voulu vous contenter vous-même.

ERASTE.

Mais, si mon cœur encor revouloit sa prison;
Si, tout fâché qu'il est, il demandoit pardon?

LUCILE.

Non, non, n'en faites rien; ma foiblesse est trop grande,
J'aurois peur d'accorder trop tôt votre demande.

ERASTE.

Ah! vous ne pouvez pas trop tôt me l'accorder,
Ni moi sur cette peur trop tôt le demander:
Consentez-y, madame, une flamme si belle
Doit, pour votre intérêt, demeurer immortelle.

Je le demande enfin, me l'accordez-vous
Ce pardon obligeant ?

LUCILE.

Remenez-moi chez nous.

SCÈNE III.

MARINETTE, GROS-RENÉ.

MARINETTE.

Oh la lâche personne !

GROS-RENÉ.

Ah le foible courage !

MARINETTE.

J'en rougis de dépit.

GROS-RENÉ.

J'en suis gonflé de rage.
Ne t'imagine pas que je me rende ainsi.

MARINETTE.

Et ne pense pas, toi, trouver ta dupe aussi.

GROS-RENÉ.

Viens, viens frotter ton nez auprès de ma colère.

MARINETTE.

Tu nous prends pour une autre, et tu n'as pas affaire
A ma sotte maîtresse. Voyez le beau museau,
Pour nous donner envie encore de sa peau !

Moi, j'aurois de l'amour pour ta chienne de face?
Moi, je te chercherois? ma foi, l'on t'en fricasse
Des filles comme nous.

GROS-RENÉ.

Oui, tu le prends par-là?
Tiens, tiens, sans y chercher tant de façon, voilà
Ton beau galant de neige, avec ta nompareille,
Il n'aura plus l'honneur d'être sur mon oreille.

MARINETTE.

Et toi, pour te montrer que tu m'es à mépris;
Voilà ton demi cent d'épingles de Paris,
Que tu me donnas hier avec tant de fanfare.

GROS-RENÉ.

Tiens encor ton couteau, la pièce est riche et rare;
Il te coûta six blancs lorsque tu m'en fis don.

MARINETTE.

Tiens tes ciseaux avec ta chaîne de laiton.

GROS-RENÉ.

J'oubliois, d'avant-hier, ce morceau de fromage.....
Il est, de ton amour, le doux et dernier gage.
Me voilà soulagé, je n'ai plus rien à toi.

MARINETTE.

Je n'ai point maintenant de tes lettres sur moi,
Mais j'en ferai du feu jusques à la dernière.

GROS-RENÉ.

Et des tiennes, tu sais ce que j'en saurai faire.

MARINETTE.

Prends garde à revenir jamais me reprier.

GROS-RENÉ.

Pour couper tout chemin à nous rapatrier,
Il faut rompre la paille. Une paille rompue
Rend, entre gens d'honneur, une affaire conclue.
Ne fais point les doux yeux; je veux être fâché.

MARINETTE.

Ne me lorgne pas, toi, j'ai l'esprit trop touché.

GROS-RENÉ.

Romps; voilà le moyen de ne s'en plus dédire;
Romps. Tu ris, bonne bête !

MARINETTE.

Oui, car tu me fais rire.

GROS-RENÉ.

La peste soit ton ris; voilà tout mon courroux
Déjà dulcifié. Qu'en dis-tu? romprons-nous,
Ou ne romprons-nous pas?

MARINETTE.

Vois.

GROS-RENÉ.

Vois, toi.

MARINETTE.

Vois, toi-même.

GROS-RENÉ.

Est-ce que tu consens que jamais je ne t'aime?

MARINETTE.

Moi ? ce que tu voudras.

GROS-RENÉ.

Ce que tu voudras, toi ;
Dis.

MARINETTE.

Je ne dirai rien.

GROS-RENÉ.

Ni moi non plus.

MARINETTE.

Ni moi.

GROS-RENÉ.

Ma foi, nous ferons mieux de quitter la grimace.
Touche, je te pardonne.

MARINETTE.

Et moi, je te fais grace.

GROS-RENÉ.

Mon dieu, qu'à tes appas je suis acoquiné !

MARINETTE.

Que Marinette est sotte après son Gros-René !

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

ACTE V. (1)

Il est nuit, la scène est dans le jardin.

SCÈNE PREMIÈRE.

LA TANTE, ASCAGNE.

ASCAGNE *se promène dans la plus profonde rêverie.*

Qu'il peut être cruel pour moi, ce jour!

LA TANTE, *avec malignité.*

Beaucoup!

J'ai senti qu'il falloit porter le dernier coup.
Les deux pères étoient en grande conférence;
Je leur ai fait de tout, entière confidence.
Alternativement, l'un l'autre ils se plaignoient;
Alternativement, l'un l'autre ils s'accusoient.
Bien fin, de tout ceci qui perceroit l'issue.
à part.
J'aime assez à la voir, embarrassée, émue.

ASCAGNE.

Quel état est le mien! je vois en frémissant
Que mon sort se décide aujourd'hui.

LA TANTE.

Dans l'instant.

(1) Cet acte est de moi à l'exception de plusieurs vers recueillis çà et là dans toute la pièce de Molière.

ASCAGNE.

Tout, d'un heureux succès me donnoit l'assurance ;
Tout éloigne à présent la flatteuse espérance.
Je crois entendre Albert me reprocher l'erreur
Qui grava sur son front vingt ans de déshonneur ;
Polidore, invoquer contre moi la justice ;
Mon amant, m'accuser de ruse, d'avarice,
Et leur attribuer les élans de mon cœur.
Je vois enfin, je vois ma trop heureuse sœur,
M'enlever à-la-fois, la tendresse d'un père,
Et l'estime publique, et l'amour de Valère.
Ah ! qu'ai-je fait ?

LA TANTE, *toujours malignement.*

Voilà raisonner comme il faut :
Mais ces réflexions devoient venir plutôt ;
Moi-même, je devois n'être pas si facile.
Le moindre accord me semble à présent difficile.

ASCAGNE.

Ne m'abandonnez pas à tout mon désespoir.

LA TANTE, *feignant de rêver.*

J'ai bien certain projet.....

ASCAGNE.

Eh quel ?

LA TANTE

Il faudroit voir
Si, sous un autre habit, te trouvant plus d'adresse,
Tu n'aurois pas aussi..... là..... plus de hardiesse ?

Nos atours ne font pas la femme assurément;
Mais chacun d'eux, je crois, renferme un talisman
Qui, charmant les regards de l'homme le plus sage,
Nous donne sur son cœur un bien grand avantage;
Et nous le saisissons si naturellement !
Comme sans le vouloir. . . . . par instinct seulement ;
Il m'en souvient encor. — Chut.

ASCAGNE.

Si c'étoit Valère?
Mon trouble s'accroit.

LA TANTE.

Vite. . . . . au talisman, ma chère.

SCÈNE II.

VALÈRE, MASCARILLE *sur le mur.*

VALÈRE.

Je n'ai jamais trouvé de jour plus ennuyeux.
Le soleil paroissoit s'oublier dans les cieux.

MASCARILLE.

Il est à peine nuit, et si la lune brille,
C'en est fait de vos jours, de ceux de Mascarille;
Songez. . . . .

VALÈRE, *dans le jardin.*

Quoi malheureux? tu trahis mon secret ;
Tu fais plus, tu trahis celui d'un tendre objet

Qui m'avoit confié son bonheur et sa gloire;
Peut-être est-il en pleurs, infame! et tu peux croire
Que je ne tente pas et mille et mille efforts
Pour rassurer son cœur, pour réparer tes torts?

MASCARILLE.

Allez, puisqu'il le faut, je ferai sentinelle;
Et, comme hier au soir, je garderai l'échelle.

VALÈRE.

Non, tu la cacheras dans un de ces bosquets,
Et viendras avouer tes propos indiscrets.

MASCARILLE, *après avoir passé l'échelle sur le mur, descend avec.*

Les disgraces souvent, sont du ciel révélées:
J'ai rêvé cette nuit de perles défilées
Et d'œufs cassés; monsieur, un tel songe m'abat.

VALÈRE.

L'on vient.

SCÈNE III.

ERASTE, LUCILE, GROS-RENÉ, *ouvrent le sallon du rez-de-chaussée; ils éclairent par-là une grande partie du jardin.*

VALERE, MASCARILLE *cachent l'échelle et sont dans l'obscurité.*

MASCARILLE.

bas. *à part.*

VOTRE rival.... Je crains quelque combat.

Il a l'air furieux.

VALÈRE.

Coquin, veux-tu me suivre.

MASCARILLE.

Eh, monsieur, mon cher maître, il est si doux de vivre!
On ne meurt qu'une fois; et c'est pour si long-temps....

VALÈRE.

Paix: je vais t'assommer de coups, si je t'entends.
Eraste est-il instruit? il querelle Lucile.

ERASTE, *d'un air furieux, à Lucile.*

Oui, je viens de le voir; la feinte est inutile.

VALÈRE, *à part à Mascarille.*

Viens, donnons-lui le temps de le congédier.

(Ils s'éloignent, les autres s'avancent.)

SCÈNE IV.

LUCILE, ERASTE, GROS-RENÉ.

LUCILE.

Valère, dites-vous?

ERASTE.

On ne peut me nier
Qu'il n'ait franchi le mur à l'aide d'une échelle.

LUCILE.

J'ignore.....

ERASTE.

L'eût-il osé sans votre ordre, infidelle?

Que n'ai-je cru tantôt.....

LUCILE, *fièrement.*

Eraste, songez-vous
Que je puis excuser un mouvement jaloux,
Mais que je ne sais point pardonner une injure.
Eraste, pensez-y.....

ERASTE.

à part, à demi-voix.
Je me contiens...... parjure.......

LUCILE, *avec humeur.*

Toujours querelleur.

ERASTE.

Moi ? je ne querelle pas.
Mais, madame, daignez, en acceptant mon bras,
parcourir ces bosquets, nous trouverons Valère ;
Peut-être voudra-t-il m'avouer un mystère
Qu'on m'a confusément démêlé ce matin.

LUCILE, *souriant.*

Vous êtes un grand fou.

ERASTE.

Vous résistez en vain.

LUCILE.

Il faut avoir pitié du trouble de votre ame ;
Eloignez-vous.

ERASTE.

Non, non, n'y comptez pas, madame.

LUCILE.

Si Valère est ici, tant mieux; dès aujourd'hui
Il saura que je romps tout commerce avec lui.

ERASTE.

Je puis être présent.

LUCILE.

Pourquoi vous compromettre?
Eloignez-vous, vous dis-je, et tout doit vous promettre
Que je vous vengerai d'un rival insolent;
Ses lâches procédés en sont un sûr garant.

ERASTE.

Vous me le promettez?

LUCILE.

Il y va de ma gloire.

ERASTE, *bas à Gros-René.*

Ecoutons...... que je sache au moins qui je dois croire.
(*Ils feignent de s'éloigner, et se cachent.*)

SCÈNE V.

LUCILE, VALERE, MASCARILLE.

VALÈRE, *à Mascarille.*

La voilà seule enfin, tombons à ses genoux.

MASCARILLE.

Pour tout gâter peut-être.

VALÈRE.

Elle a l'air en courroux.

LUCILE *avec fierté, appercevant Valère.*

Sachons un peu, monsieur, quelle belle saillie
Fait ce conte galant, qu'aujourd'hui l'on publie ?

VALÈRE.

Pardon, charmant objet, un valet a parlé,
Et j'ai vu, malgré moi, notre hymen révélé.

LUCILE.

Notre hymen, dites-vous ?

ERASTE, *caché et à part.*

Dieux !

VALÈRE.

On sait tout, Lucile;
Et vouloir déguiser est un soin inutile.

LUCILE.

Quoi ! l'ardeur de mes feux vous a fait mon époux ?

VALÈRE.

C'est un bien qui me doit faire mille jaloux :
Mais j'impute bien moins ce bonheur de ma flamme
A l'ardeur de vos feux, qu'aux bontés de votre ame.
Je sens que vous avez sujet de vous fâcher,
Que c'étoit un secret que vous vouliez cacher,
Mais ce coquin, bravant votre expresse défense,
A fait de mon amour l'entière confidence
A mon père.

MASCARILLE.

C'est moi; le grand mal que voilà !

LUCILE.

Est-il une imposture égale à celle-là ?

ERASTE *caché, à Gros-René.*

Montrons-nous.

GROS-RENÉ.

Un instant.

MASCARILLE.

Eh! madame, de grace,
A quoi bon maintenant toute cette grimace?
Quelle est votre pensée? et quel bourru transport
Contre vos propres vœux, vous fait roidir si fort?
Vous sentez, je crois bien, quelque petite honte
A faire un libre aveu de l'amour qui vous dompte;
Mais s'il vous a fait prendre un peu de liberté,
Publiez votre hymen et tout est rajusté.
L'on peut bien vous blâmer tant soit peu; mais, en somme,
Le mal n'est pas si grand que de tuer un homme. (1)

LUCILE.

Ah! c'est trop endurer d'un impudent valet.

MASCARILLE.

Je crois qu'elle me vient de donner un soufflet.
Que maudit soit l'amour, et les filles maudites
Qui s'en laissent conter, puis font les chatemites!

---

(1) Dans l'ancien Dépit Amoureux, acte 3, scène 9, Mascarille tient à à Lucile ces propos insultans en présence d'Albert. Il m'a paru qu'il étoit trop pénible pour un père de les écouter; et qu'il seroit plus comique de les faire entendre par un amant jaloux. J'ai aussi supprimé

Connois-tu bien grimpant, le bourreau de la ville, etc., etc., etc.

ERASTE.

ERASTE, *caché, bas à Gros-René.*

Tu l'entends.

GROS-RENÉ.

Oui, monsieur.

ERASTE.

Il faut enfin parler.

GROS-RENÉ.

Je ne vous retiens plus.

VALÈRE.

Pourquoi dissimuler?

ERASTE.

Elle n'osera pas soutenir ma présence.

VALÈRE.

Nous sommes seuls.....

MASCARILLE.

Bon, seuls; votre rival s'avance:

VALÈRE, *bas à Lucile, appercevant Eraste.*

Ah! voilà la raison, je ne le voyois point.

LUCILE.

Quoi! vous croyez?

ERASTE, *se montrant avec un dépit étouffé.*

J'ai tout oui de point en point.
C'est ma faute après tout,... devais-je me permettre?..
Vous me l'aviez bien dit, pourquoi vous compromettre?
Madame, en vérité, rien n'étoit plus galant.

LUCILE.

Quoi! vous croyez aussi?

ERASTE, *à Valère.*

Rien qu'un mot seulement.
Ce que vous avez dit.....

VALÈRE, *très-positivement.*

D'honneur! est véritable.
à Lucile.
Convenez-en, de grâce, et devenez traitable.

LUCILE, *furieuse.*

Quel front!

ERASTE, *à Valère.*

Lucile enfin vous a donné sa foi?

VALÈRE.

Oui. Soyez généreux, et félicitez-moi.
A minuit.....

LUCILE.

L'imposteur! en ma présence même!
Croyez-vous m'obtenir par ce vil stratagême?

Oh ! le plaisant amant, dont la galante ardeur
Veut blesser mon honneur au défaut de mon cœur ;
Et pense que mon père, ému par un faux conte,
Appuira l'insolent qui me couvre de honte.
Quand tout contribueroit à votre passion,
Mon père, le destin, mon inclination ;
On me verroit combattre, en ma juste colère,
Mon inclination, le destin et mon père ;
Perdre même le jour, plutôt que de m'unir
A qui, par ce moyen, auroit cru m'obtenir.
Allez, si je pouvois, sans blesser la décence,
M'emporter contre vous à quelque violence,
Je vous apprendrois bien à me traiter ainsi.

ERASTE, *incertain.*

Cruelle ! de mon sort ne puis-je être éclairci ?

VALÈRE, *toujours plus positivement.*
à Lucile.

Vous allez l'être. — Et vous qu'un amour pur outrage,
Votre déloyauté pour toujours me dégage.
Je n'écoute plus rien, mon respect est à bout.
A dévoiler vos torts, mon dépit se résout :
Et pour punir un trait de perfidie étrange,
Il faut que mon amour publiquement se venge.
Rendez-moi cet anneau, ce garant de ma foi.

ERASTE, *vivement.*

Un anneau, dites-vous ?

LUCILE.

Que j'ai reçu ?

VALÈRE.

De moi.
En jurant, par l'amour, de me chérir sans cesse;
En jurant d'oublier Eraste et sa tendresse.

ERASTE, *anéanti.*

L'ingrate, sans effort, a rempli le serment.

LUCILE.

Peut-on se voir traiter aussi cruellement!
Lâches! qui ne voulez qu'offenser une femme;
Disputez-vous l'honneur de déchirer son ame.
Pour ce noble combat, il est un digne prix,
Et je m'acquitterai par le plus froid mépris.
Mais faisons éclater d'abord mon innocence.
Ma tante est un témoin, la voici qui s'avance.

VALÈRE.

Tant mieux.

ERASTE, *à Lucile.*

Eh! par pitié pour moi, pour votre honneur, confondez donc Valère, et rassurez mon cœur.

SCÈNE VI.

LES PRÉCÉDENS, LA TANTE.

LA TANTE.

Qu'EST-CE, mes chers enfans? vous voilà bien paisibles!
Eh quoi! vous n'avez plus de ces scènes risibles,

De ces dépits jaloux qui m'amusoient si bien:
Ne vous aimez-vous plus? vous ne répondez rien.

LUCILE.

Vous me voyez outrée!

LA TANTE.

Oh! c'est une autre affaire.

ERASTE.

Moi, je suis furieux!

VALÈRE.

Et moi d'une colère......

LA TANTE.

Bon! voilà qui promet du mouvement, du bruit.
Voyons.

LUCILE, *à sa Tante.*

N'est-il pas vrai qu'hier, avant minuit,
Chez moi j'étois rentrée?

LA TANTE.

Oui, c'est très-véritable.

LUCILE, *enchantée, à Valère.*

Voilà, par conséquent, qui détruit votre fable.

VALÈRE, *à la Tante.*

N'est-il pas vrai qu'hier, à minuit environ,
Vous vîntes sans flambeau, là, dans ce pavillon?

LA TANTE, *finement.*

Par curiosité.

VALÈRE.

Que vous fûtes surprise,
A ce qu'il me parut, de voir la place prise ?

LA TANTE, *gaiement.*

Quelqu'un que je connois fut plus surpris que moi.
Oh çà ! voyons, faut-il parler de bonne foi ?
Faut-il vous dévoiler en entier ce mystère ?

ERASTE.

J'ose vous en prier.

LUCILE.

Moi, si je vous suis chère,
Je l'exige de vous.

VALÈRE.

Je vous en prie aussi.

LA TANTE.

Dans le plus grand détail, je puis conter ceci.
Hier, au pavillon, je faisois sentinelle.
J'entends que près du mur on applique une échelle ;
Un fripon de valet en descend doucement ;
Bientôt il est suivi par un fripon d'amant
Qui grimpe à ce balcon à l'aide du treillage.
D'une foi mutuelle une bague est le gage :
J'arrive en ce moment, je me mets à crier,
Zeste ! l'amant s'enfuit par le même espalier.

VALÈRE.

C'est la vérité pure.

LUCILE, *avec impatience.*

Eh, de grâce, ma tante,
Laissez-là cet amant, et nommez-nous l'amante !

LA TANTE.

L'amante étoit ma nièce.

LUCILE, *anéantie.*

Ah, quel comble d'horreur !

LA TANTE.

Point; je vois maintenant tout cela sans humeur ;
Les pères sont d'accord, la noce va se faire.

VALÈRE.

Non, non, ne comptez plus, madame, sur Valère :
Mon cœur est déchiré d'un trop sensible affront !

LA TANTE.

Ascagne saura bien vous mettre à la raison.
à Eraste.
A tout événement, Eraste plus docile,
Se fera moins prier pour épouser Lucile.

ERASTE, *furieux.*

Quoi ! cette lâcheté feroit rougir mon front ?

LA TANTE.

Ascagne saura bien vous mettre à la raison.

LUCILE.

Je ne sais où ma tante a pris la calomnie
Dont elle vient noircir si lestement ma vie ;

Mais vous êtes si vils maintenant à mes yeux,
Que quand je serois même un objet odieux,
Je croirois m'abaisser en régnant sur votre ame:
Monstres! votre conduite est lâche autant qu'infame.

LA TANTE.

Bien!

ERASTE.

Volage!

LA TANTE, *à Valère.*

A merveille! à vous.

VALÈRE.

Perfide!

LA TANTE.

Bon!
Ascagne vous mettra tous trois à la raison. (*Elle sort.*)

VALÈRE.

Je le plains de défendre une sœur criminelle.

SCÈNE VII.

ERASTE, LUCILE, VALÈRE, MASCARILLE, GROS-RENÉ, POLIDORE et ALBERT *qui entrent en se faisant des signes d'intelligence, et feignent d'être fâchés.*

POLIDORE.

Un combat, seul à seul, doit vider la querelle.

ALBERT.

L'on ne sait pas encor quel étrange garçon
Est Ascagne.

POLIDORE.

De tout on lui fera raison.
Pourquoi ne suis-je plus à la fleur de cet âge,
Où maint et maint défi signaloit mon courage!
Dans le champ où jadis je me fis un renom,
Mon cher fils, c'est à toi de soutenir mon nom.

MASCARILLE.

Père dénaturé! ....

VALÈRE.

Ces sentimens, mon père,
Sont d'un homme d'honneur, et je vous en révère.
De tout ce grand courroux enfin voyons l'effet.

SCÈNE dernière.

TOUS LES ACTEURS. ASCAGNE *en femme et conduite par la Tante.*

ASCAGNE.

Non, Ascagne n'est pas si méchant qu'on le fait.

ERASTE.

Une femme!

LUCILE.

Que vois-je!

VALÈRE.

Oh dieu! par quelle adresse?

ASCAGNE.

Vous allez voir plutôt éclater ma foiblesse;
Connoître que le ciel qui dispose de nous,
Ne me fit pas un cœur pour tenir contre vous;
Et qu'il vous réservoit pour victoire facile,
De finir le destin du frère de Lucile.

VALÈRE.

Quoi! madame, c'est vous qui l'autre jour au bal,
Hier à ce balcon?.....

LA TANTE.

Par un trait sans égal,
montrant Lucile.
Vous a vengé des torts d'une belle inhumaine.

ASCAGNE, *montrant l'anneau.*

Vous en voyez, Valère, une preuve certaine.

VALÈRE.

Par quel heureux détour?.....

LA TANTE.

Il étoit délicat.

ALBERT, *à Polidore.*

En l'admirant, il craint encor moins ce combat,
Qui peut seul envers nous réparer son offense,
Et pour qui les édits n'ont pas fait de défense.

POLIDORE.

Un tel événement rend tes esprits confus;
Mais en vain tu voudrois balancer là-dessus.

VALÈRE.

Non, non, je ne veux pas songer à me défendre;
Et si cette aventure a de quoi me surprendre,
La surprise me flatte, et je me sens saisir
de surprise à-la-fois d'amour et de plaisir.

ASCAGNE.

Pardon, ma sœur, pardon! mais j'adorois Valère;
A l'amante d'Eraste il n'avoit pas su plaire:
J'ai pris pour moi le bien dont vous ne vouliez point.

ERASTE, *avec repentir.*

Ah, Lucile! mon ame est confuse à tel point.....

LUCILE.

Mais..... voilà bien des torts que mon cœur vous pardonne.

ASCAGNE.

Faites grâce à tous deux.

LUCILE, *tend la main à Eraste et embrasse Ascagne.*

Allons; je suis trop bonne!
Puis-je savoir pourquoi votre déguisement?

ALBERT.

Nous vous expliquerons cette énigme en signant:
Livrons-nous au plaisir d'un double mariage.
(*Fausse sortie.*)

LA TANTE.

Attendez, ... il nous reste un sujet de carnage.
Voilà bien à tous deux votre amour couronné.
Mais de son Mascarille et de son Gros-René,
Par qui doit Marinette être ici possédée,
Il faut que par le sang l'affaire soit vidée.

MASCARILLE.

Nenni, nenni, mon sang dans mon corps sied trop bien.
Qu'il l'épouse en repos, cela ne me fait rien;
De l'humeur dont je sais la chère Marinette,
L'hymen ne ferme pas l'oreille à la fleurette.

GROS-RENÉ.

Oh! je ferai beau bruit!

MASCARILLE.

..... Eh, mon dieu! tu feras
comme les autres font, et tu t'adouciras.
Ces gens, avant l'hymen, si fâcheux, si caustiques,
Dégénèrent souvent en maris pacifiques.

FIN DU CINQUIÈME ET DERNIER ACTE.

NOTE.

M. Baldwin, littérateur anglais, et qui professe sa langue à Paris depuis vingt ans, vient de mettre sous mes yeux une pièce de *Shakespear*, retouchée par le célèbre *Dryden*. Elle est intitulée : *Troïlus* et *Cressida*.

Dryden dit positivement dans sa préface, que puisque les Grecs accordoient des récompenses aux auteurs qui retouchoient les pièces d'Eschyle, les Anglais devoient savoir gré à ceux qui faisoient revivre les chefs-d'œuvre ternis par des expressions vieillies, ou des scènes trop sacrifiées au goût du peuple.

D'après l'exemple des Grecs et des Anglais, ne pourrions-nous pas soutenir qu'une nation prouve bien mieux son respect et sa reconnoissance aux grands hommes qui l'ont illustrée, en perpétuant leurs ouvrages sur le théâtre, qu'en saisissant le prétexte d'une situation forcée, ou d'un mot suranné, pour les plonger dans l'oubli, et livrer insensiblement la scène au mauvais goût, à la barbarie, en privant des meilleurs modèles, le public et les jeunes auteurs ?

